

COLLECTIF
des Maux envolés

Vulnérables!

RECUEIL DE TEXTES DE 4 AUTEUR·TRICE·S
Jean Paul Brohée, Luz Chavez, Isabelle De Vriendt et Rachel Fine

Quelques mots sur le Parallèle et ScriptaLinea

Le recueil de textes *Vulnérables!* a été réalisé par le Collectif des Maux envolés à l'initiative du Parallèle et en partenariat avec l'aisbl ScriptaLinea – en français « Collectifs d'écrits ».

Le Parallèle est un partenariat privilégié entre la Maison de quartier Le Pavillon et la Maison des Jeunes d'Auderghem. Le projet participe au maintien du lien social en facilitant les rencontres entre générations, entre cultures, entre voisins. Le Parallèle organise et participe à des projets communautaires, axés sur l'échange et la volonté de vivre-ensemble.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socioartistique, en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques : français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), espagnol (Colectivos de escritos), néerlandais (Schrijverscollectieven), roumain (Colectiv de scriere / scriere creativă), anglais (Writing Collectives) ...

Chaque collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivain·e·s (reconnu·e·s ou non) désireux·ses de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun·e éclaire d'un texte littéraire, pour aboutir à une publication collective, outil de sensibilisation et d'interpellation citoyenne et même politique (au sens large du terme) sur la question traitée par le collectif d'écrits. Une fois l'objectif atteint, le collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant·e·s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Droits d'utilisation

Vulnérables ! du Collectif des Maux envolés
est produit par ScriptaLinea aisbl
et mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons 2.0
Attribution - Pas d'utilisation commerciale - Pas de modification
[texte complet sur: <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>]



ScriptaLinea, 2022

N° d'entreprise

BE 0503.900.845 RPM Bruxelles

Éditrice responsable

Isabelle De Vriendt

Siège social

Avenue de Monte-Carlo 56

B- 1190 Bruxelles (Belgique)

www.scriptalinea.org

Si vous voulez rejoindre un Collectif d'écrits,
contactez-nous via www.scriptalinea.org

Les collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-)publics : centre culturel, association, bibliothèque, etc. Il s'agit en effet pour le collectif d'écrits et ses lecteur-trice-s d'élargir les horizons, de renforcer le tissu socioculturel d'une région ou d'un quartier, et ce, dans une logique non marchande.

Les collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui veulent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen, dans un esprit de volontariat et d'entraide. Chaque écrivant·e y est reconnu·e comme expert·e, à partir de son écriture et de sa lecture, et s'inscrit dans une relation d'égal·e à égal·e avec les autres membres du collectif d'écrits.

Chaque année en principe, les collectifs d'écrits se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et les réflexions des uns et des autres sur notre société. Ils reconnaissent dans les autres parcours d'écriture une approche similaire qui amène chaque collectif d'écrits à co-construire son propre projet. Cette démarche, développée au niveau local, vise à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques, et ce, dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre-ensemble, l'engagement, l'esprit critique et la création littéraire.

Béa Pues et Isabelle De Vriendt

Animatrice de l'ASBL Le Parallèle
et Coordinatrice de l'ASBL ScriptaLinea – en français « Collectifs d'écrits »



ScriptaLinea
ASBL

Quelques mots sur le Collectif des Maux envolés

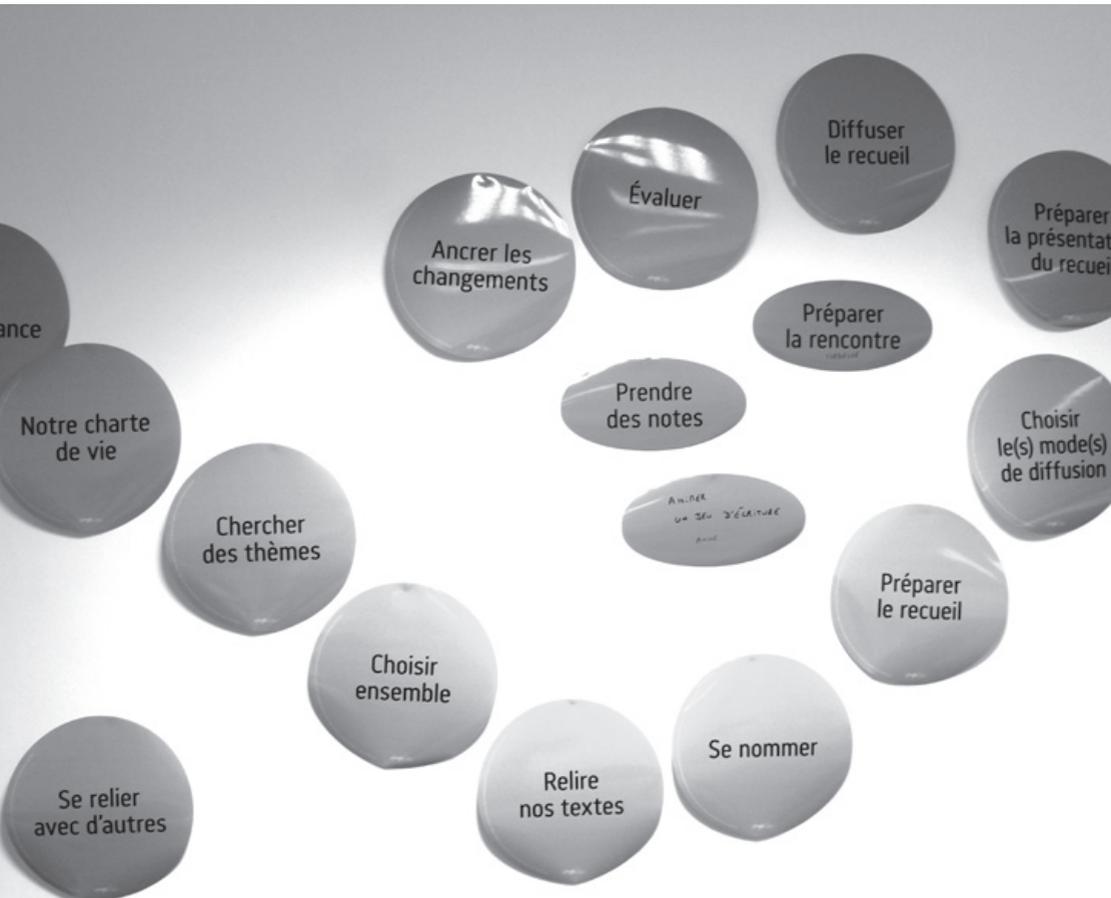
Parti·e·s à neuf pour un voyage de quatre mois, les membres du Collectif des Maux envolés ne s'attendaient pas aux écueils qu'ils et elles rencontreraient en cours de route. Le voyage aura finalement duré dix-huit mois. Chaque escale covidienne a vu débarquer quelques membres de l'équipage pour en accueillir d'autres.

Il et elles sont quatre à vous présenter le fruit de cette aventure, en écho à cette époque où nos sociétés sont confrontées à leurs propres vulnérabilités.

**Jean Paul Brohée, Luz Chavez,
Isabelle De Vriendt et Rachel Fine**

Membres 2020-2022 du Collectif des Maux envolés

Collectifs d'écrits



Pour s'y retrouver

10	Éditorial
13	Telle est la question, <i>Luz Chavez</i>
15	Le calme après la tempête, <i>Rachel Fine</i>
23	Ode à la vulnérabilité, <i>Jean Paul Brohée</i>
25	Escalade, <i>Isabelle De Vriendt</i>
27	ZAD, <i>Jean Paul Brohée</i>
47	Comme de la craie sur un tableau noir, <i>Isabelle De Vriendt</i>
49	La seconde vague, <i>Jean Paul Brohée</i>
79	Triptyque, <i>Isabelle De Vriendt</i>
87	Que se passe-t-il ?, <i>Texte collectif</i>
88	Les auteur·trice·s
91	Les lieux traversés
95	Remerciements

Vulnérabilité : caractère vulnérable. Voir : fragilité

Vulnérable : de « vulnerare », mot latin se traduisant par « blesser ».

Fragilité : facilité à se casser, à être altéré, détérioré, détruit. Manque de solidité.

Faiblesse.

Antonymes : solide, invulnérable, incassable, indestructible...1

Vulnérables nous naissons, fragiles nous mourrons. Et entre ces deux événements se succéderont des périodes fastes où nous oublierons nos faiblesses, où nous nous sentirons indestructibles et d'autres, difficiles, nous ramenant à la conscience de notre finitude et de notre fragilité.

Le héros, originellement demi-dieu, se distingue par son courage extraordinaire et ses exploits. Habité par un idéal ou par ses révoltes, l'humain héroïque oublie, ou plutôt dépasse, ses faiblesses et sa fragilité. Il se lance à *corps perdu* pour défendre une cause qui lui est chère, pour son prochain, pour ses convictions.

C'est alors qu'il devient « grand » !

Faut-il se mettre en danger pour accéder à la grandeur ?

Chaque geste d'amour, chaque pas vers autrui, chaque don de soi viennent s'additionner pour constituer la « **reliance** » au sein d'une famille, d'un groupe, d'une société. Nul besoin d'héroïsme pour constituer un ensemble humain solide capable de survivre aux difficultés de la vie.

N'est-ce pas de l'union de nos fragilités que naîtra notre force ?

Nos fragilités, dès lors, faut-il les cacher ? Ne devrait-on pas les revendiquer ?

La société de la démesure que la fin du vingtième siècle a engendré conduit l'humanité et l'environnement à leur perte.

Apprentis sorciers, nous nous sommes cru invincibles, maîtres de la nature, promis au bonheur artificiel de la consommation sans limites, immortels, peut-être.

La désillusion est cruelle :

Le climat s'affole engendrant son concert de catastrophes un peu partout.

Les ressources s'épuisent, suscitant famines et conflits.

Les pauvres sont de plus en plus pauvres et l'inverse est vrai pour les riches.

Nous devons changer de paradigme. Heureusement, nombreux sont celles et ceux qui, parmi les jeunes générations, en prennent conscience.

Mais la tâche est immense.

Les lobbies et la haute finance dictent leurs ordres aux politiques.

La corruption, le népotisme et les groupes de pression fragilisent les Etats, favorisant l'émergence des extrêmes et détournant de nombreux citoyens des valeurs démocratiques.

Les démocraties sont, elles aussi, fragiles.

Gardons cependant l'espoir. Apprenons à nos enfants à reconnaître leurs fragilités dans nos sociétés menacées.

Pour qu'ils les sauvent et en préservent les valeurs.

Les récits de ce recueil illustrent ce combat de la vie face à l'adversité, aux difficultés, aux injustices.

Ils parlent aussi d'amour et de bienveillance.

1 Le Petit Robert, dictionnaire de la langue française.

Telle est la question

C'est un état de corps et d'esprit dans lequel on se trouvera à un moment ou à un autre de notre existence, qu'on le choisisse ou pas. La vulnérabilité nous tourne autour dès lors qu'on respire et que l'on ouvre sa porte, son cœur à l'autre. Faut-il la fuir, la dompter ou l'ignorer ? Sachant qu'elle est là, comme un serpent, silencieuse, prête à mordre. Et une fois mordu, on développe des anticorps.

Peut-on créer des défenses contre la vulnérabilité ? Même si on l'a détectée, subie, si on en a souffert, si on a perdu les liens précieux avec ses proches, la question est posée, telle une bouteille à la mer.



Le calme après la tempête

Quand je suis arrivée pour la première fois chez Monsieur Tsukamoto, j'étais aussi fragile qu'une perle d'étoile. Aussitôt la porte ouverte, je vis un homme d'une simplicité rare. Il joignit les mains et inclina sa tête en signe de bienvenue, ce que j'imitai immédiatement, en signe de remerciement. Il me fit entrer dans sa demeure et m'emmena dans une serre où arbres et oiseaux métamorphosaient le lieu en une magnifique forêt tropicale... Il me fit asseoir dans un fauteuil en osier, tandis qu'il prenait place dans un sofa plus adapté à son grand âge. Une fois confortablement installé, il dit :

- Je vous écoute, Mademoiselle Aiko.

Par où allais-je commencer, quel sujet, quel verbe, quel mot serait le plus adéquat ? Le gazouillis léger des oiseaux me permit de me concentrer et d'aller droit au but.

- Eh bien, comme vous le savez, c'est Grand-Père qui m'a parlé de vous et de la pratique du Kintsugi que vous enseignez depuis... 45 ans, je crois.

- C'est exact, murmura-t-il .

- Eh bien, lui dis-je, nous sommes retournés, Grand-Père et moi-même à Soma dans la maison familiale, enfin... sur les traces de la maison emportée par le déluge. Nous avons creusé à l'emplacement de la cuisine et avons retrouvé notre vaisselle brisée. Tels des archéologues, nous avons récupéré les vestiges. La Vague a emporté tout sur son passage : Père, Mère et tous nos souvenirs. Mon frère et moi sommes les survivants, mais... nous avons tout perdu...



Avant qu'une larme ne vienne interrompre mon récit, Monsieur Tsukamoto répliqua :

- Mademoiselle Aiko, sachez que vous n'avez pas tout perdu. Votre frère et vous-même possédez le bien le plus précieux au monde : La Vie, Mademoiselle... la Vie.

A ces mots, je me sentis misérable en pensant à mes lamentations et mes mélancolies . Elles n'en finissaient pas depuis presque 10 ans, depuis ce 11 mars 2011. Je n'osais pas dire à Monsieur Sakamoto que la loi du silence régnait chez Grand-Père et Grand-Mère et que mon jeune frère Hiroo, était devenu « caractériel » suite au chaos.

En me servant un bol de thé, il reprit la parole :

- Que savez-vous de la technique du Kintsugi ?

- Et bien, si je ne m'abuse, il s'agit de réparer des porcelaines ou céramiques fissurées, avec de la poudre d'or ...

- C'est à peu près cela... mais avant tout, je voudrais que vous sachiez, qu'il s'agit d'un long travail, qui demande courage et patience. Il vous faudra probablement une année pour aboutir à la renaissance de votre céramique. Enfin, s'il s'agit de céramique.

- Oui, Monsieur, il s'agit bien de céramique.

- Je vais donc vous expliquer ma façon de procéder : je propose des ateliers par groupe de quatre personnes. Nous travaillons en intérieur et en extérieur, selon le temps. J'impose une règle absolue : la loi du silence. J' invite les apprentis à ne prendre la parole que pour des questions pratiques.

A ces mots, une vague de tristesse coulait dans mes veines et je pensais en moi même : « Pourquoi toujours cette loi du silence ? ».

Je sais que cela vous paraîtra incroyable, mais parfois, la Vie a vraiment plus d'imagination que nous. Un oiseau vint se poser sur mon épaule gauche et à cet instant précis, Monsieur Tsukamoto dit :
- Votre tristesse est belle, Mademoiselle. Il arrive de temps en temps qu'un oiseau se pose sur un ou une de mes élèves, et dans ces cas rares, je fais exception. Je pourrai vous enseigner la technique en cours particulier et nous pourrons bavarder tranquillement sans loi du silence.

- Bien, sur ces paroles, conclut-il, je vous donne rendez-vous ce vendredi prochain et nous tenterons de ritualiser nos entrevues de quinzaines en quinzaines. Je vous raccompagne, Mademoiselle Aiko et vous attends avec la céramique lors de notre prochaine rencontre.

Il se leva et avant de refermer la porte, il ajouta :

- Savez-vous que le prénom Aiko signifie « Enfant de l'amour ».

- Non, Monsieur, je ne savais pas...

Quinze jours plus tard, c'est avec Grand-père que je me rendis chez le Maître. Les caisses étaient bien trop lourdes pour ma petite taille et Grand-Père se fit une joie de m'accompagner dans ce chemin qu'il espérait salvateur pour moi. Monsieur Tsukamoto avait assemblé plusieurs tables dans l'atelier afin de disposer toutes les pièces du puzzle sur ce grand plateau. Les deux hommes échangèrent quelques palabres d'usage et se saluèrent cordialement. Je ne peux m'empêcher de repenser aux quelques mots du Maître, adressés à Grand-Père, juste avant de refermer la porte :

- Nous transformerons ses lignes de faille en ligne de force, elle sera plus belle, plus précieuse et bien plus résistante qu'avant.

De quoi parlait-il ? De qui s'agissait-il ? De la vaisselle ? De...moi-même ? Tout était confus, et quand Monsieur Tsukamoto fut de retour dans l'atelier, je lui fis part de mon désarroi face à l'ampleur du travail...

- Maître, je viens d'ouvrir les caisses, et je pense que nous n'arriverons jamais à recoller tous les morceaux. Et puis, il y a un mélange de bols et d'assiettes. Comment s'y retrouver dans ce fatras ?

- Vous avez entièrement raison. Nous ne pourrons jamais faire revivre toute votre vaisselle. Ce qui compte c'est le peu d'objets qui reprendront vie. Ils contiendront en eux toute leur substance initiale, sublimée d'or.

Pendant deux heures, nous séparâmes les pièces incurvées des bols et les pièces émiettées des assiettes pour arriver à la conclusion que nous ne réparerions que les bols.

Pendant le tri, je fis quelques confidences à Monsieur Tsukamoto. Je lui racontai que Père avait voulu quitter Tokyo quand nous étions encore petits pour s'installer à Soma. Il ne voulait pas que nous grandissions dans la folie de Tokyo. A Soma, nous vécûmes des jours heureux près du rivage. Père était photographe et travaillait pour des portraits, des événements, ou encore pour des manuels scolaires...

Ah les manuels scolaires ! Je me rappelle l'extase et la fierté que nous avons procuré ce moment où Père nous a annoncé que nous poserions, Hiroo et moi, dans une mise en scène de cours de chimie. Tous les élèves allaient voir notre photo en étudiant leur cours.

Quand nous fêtions nos anniversaires, nous pratiquions le karaoké et Hiroo jouait toujours le rôle de l'animateur...

Monsieur Tsukamoto m'interrompit soudainement :

- Vous l'aimez beaucoup votre frère, n'est-ce pas Mademoiselle Aiko ?

La question me gênait et je fis mine de m'intéresser d'avantage aux pièces de céramiques incurvées qui s'entassaient petit à petit. Tout en récupérant un morceau de terre cuite, je me rappelais de l'oiseau qui m'avait permis de travailler en binôme avec le Maître et d'avoir la permission de briser la loi du silence.

- Voyez-vous, enfin...je veux dire... Ce n'est plus la même chose maintenant. Nous étions adolescents quand la chose est arrivée. J'avais quinze ans et Hiroo treize. Nous avons déménagé pour nous installer ici à Tokyo avec nos grands-parents. Chacun est alors entré dans son propre univers. Il n'y avait plus de ciment pour nous réunir, même si Grand-Père et Grand-Mère faisaient de leur mieux. Aujourd'hui Hiroo étudie la médecine...

- Pourquoi a-t-il choisi la médecine ? s'exclama le Maître.

Je me sentis irritée par cette question saugrenue et invoquais le prétexte du temps écoulé pour ne pas répondre à cette question à laquelle je n'avais pas de réponse.

De quinzaines en quinzaines, nous réparions les bols de céramique rouge. Nous poncions les pièces, posions délicatement la laque qui donne plus de profondeur aux fragments assemblés. Il fallait, disait le Maître, toujours assembler du bas vers le haut, comme au commencement de la création d'une poterie. Assembler les morceaux, terre contre terre, était un véritable travail de patience.

Quand mon premier bol prit naissance avec ses magnifiques cicatrices en or, je m'exclamai :

- Mon frère Hiroo a choisi la médecine parce qu'il s'était senti impuissant face à la catastrophe alors qu'il n'avait que 13 ans. Aujourd'hui il veut sauver des vies !

Au bout d'une année, six bols rouge vermillon, ornés de cicatrices dorées, virent le jour. Sans le savoir, j'étais devenue une artiste. J'avais compris qu'Hiroo n'était pas caractériel. Je lui avais collé une étiquette gratuite, juste parce que je ne le comprenais pas, parce que j'avais à reculer, toujours engluée dans le tsunami. Cette année m'avait réparée. J'avais fait mon deuil et Hiroo aussi. Cette année-là m'a permis de retrouver peu à peu mon frère Hiroo. Je lui ai appris que son prénom signifiait « Lumière sur le chemin ». Il m'emmena à Soma voir une course de Samouraï en souvenir de notre enfance. Nous avons acheté chacun une moto : bleue pour lui, orange pour moi, histoire de ne plus nous lamenter sur ces engins emportés par la montagne d'écume, histoire de se rappeler que nous sommes en vie pour sillonner à nouveau le rivage du Pacifique.

Hier, nous sommes retournés tous ensemble, Grand-Père, Grand-Mère, Hiroo et moi chez Monsieur Tsukamoto. Il nous a fait entrer dans la serre et nous a servi du thé que nous buvions, accompagnés du gazouillis des oiseaux. J'ai offert deux bols à Hiroo, deux à nos grands-parents et m'en suis réservé deux pour moi-même. Pour le Maître, j'avais prévu le manuel scolaire sur lequel il a pu admirer le travail de Père ainsi que notre photo. Mais , en ce qui concerne la rencontre que j'avais faite avec l'oiseau, nous avons fait la promesse le Maître et moi de garder cette magie dans le plus grand secret.

Ode à la vulnérabilité

- Mais tu n'as pas vu que je t'avais lancé la balle ? Pas pour que tu la regardes passer au-dessus de toi ! Mais pour qu'à ton tour tu la renvoies aux attaquants ! C'est la dernière fois que je te prends dans mon équipe !

Plus les copains me reprochaient de jouer mal, moins j'avais envie de l'attraper, cette fichue balle ! Sans m'en rendre compte, cette relative maladresse m'isolait du groupe. Je voyais avec terreur arriver l'heure du cours de gymnastique et les matches de hand-ball. Nous jouions à deux classes. Deux capitaines étaient nommés qui chacun choisissaient leurs joueurs... Avec mon ami Luc, nous restions les derniers. Ceux dont personne ne voulait. C'est difficile, à quatorze ou quinze ans, de se sentir ainsi autant dévalorisé.

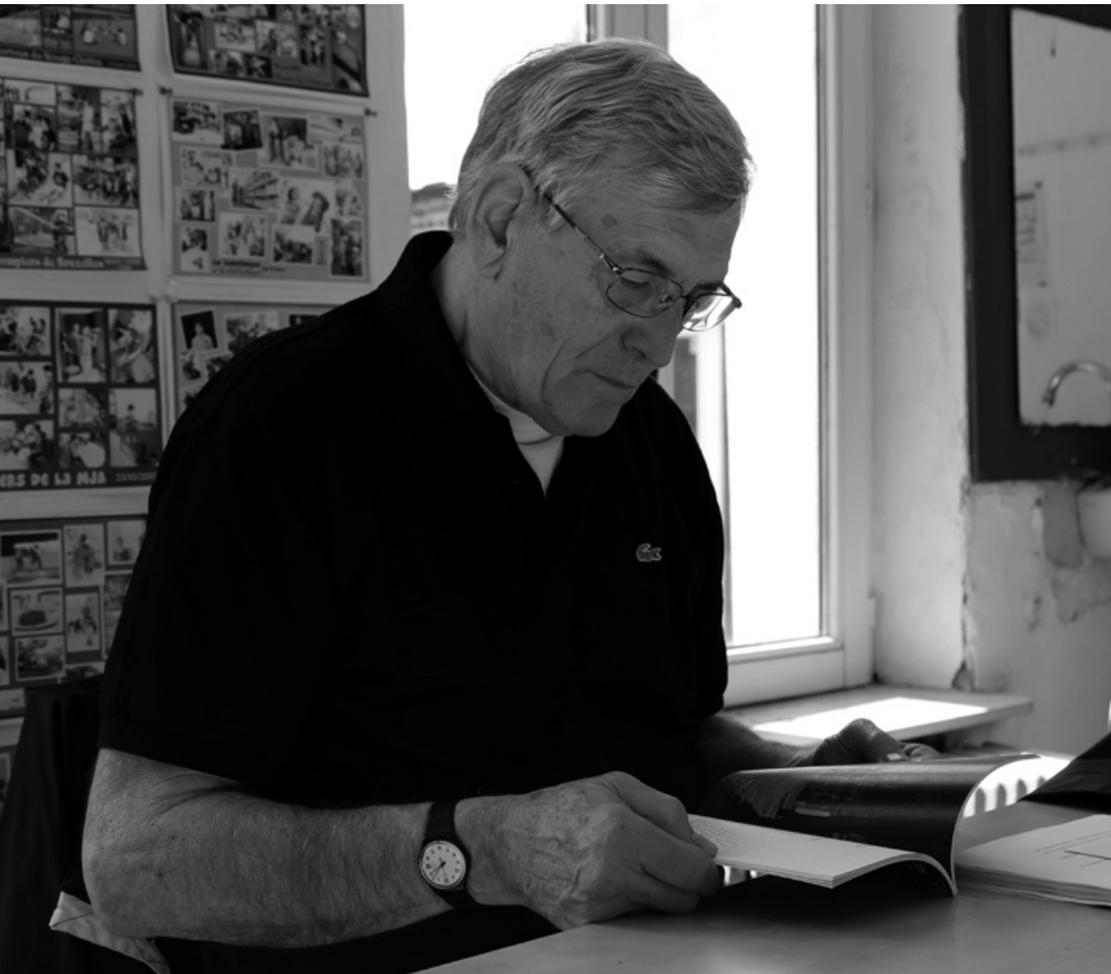
Nous fûmes unis dans cette adversité par une solide amitié qui perdure encore, plus de cinquante années après.

Et si après tout ce temps ces souvenirs perdurent, c'est bien parce que ces querelles de gamins nous ont marqués.

À vie !

Nous ont-ils empêchés de mener notre barque ? De tomber amoureux et d'être aimés ? De connaître quelques quarts d'heures de gloire ?

Loin de là !





Escalade

Elle gravit la paroi rugueuse sans filet ni cordage. Elle ne se presse pas, choisit chaque anfractuosité sur laquelle se poser, prendre appui.

À distance, on ne remarque pas l'étude de chacun de ses mouvements. La progression semble régulière, aisée, rapide. Rien ne la perturbe, ni les bourrasques, ni les gouttes qui pourtant rendent la paroi glissante. Parfois, quand même, elle semble hésiter, contourne un obstacle et puis poursuit son ascension.

Elle se tait, solitaire, volontaire, téméraire. Elle avance, se hisse, semble rouler à la verticale, vers le sommet.

Elle monte, monte, monte sans inquiétude.

Et soudain, le néant, ou presque. Une tache à peine visible sur la paroi.

Un pouce a fait son oeuvre.

Pour rien.



ZAD

Mai 2018.

Les premiers rayons de soleil réveillèrent Alain. L'unique fenêtre de sa petite cabane était orientée plein Est. Aucun nuage n'obscurcissait le ciel. Même paupières closes, la lumière matinale le ramenait à la conscience.

Frisquet, ce matin, pensa-t-il, alors qu'il quittait son lit douillet pour se diriger vers le cagibi qui lui tenait office de cuisine.

Depuis plusieurs semaines, avec quelques dizaines d'autres personnes, Alain campait au beau milieu d'un domaine privé d'une quinzaine d'hectares, havre de nature et de biodiversité en périphérie de Bruxelles.

Quelles péripéties avaient-elles donc amené cet honnête professeur de biologie retraité à quitter son douillet appartement bruxellois pour vivre en semi nomadisme au beau milieu de la nature ?

Printemps 2015.

La presse annonçait pour le dimanche 13 avril une « Journée portes ouvertes des potagers collectifs de la Capitale ».

- On fait quelque chose ce dimanche ? demanda Alain à sa compagne.

Louise a la cinquantaine sportive. Jolie femme brune, mince et élancée, elle vit avec Alain, resté célibataire jusqu'il y a trois ans où il est tombé amoureux de cette jeune veuve. Comme lui, c'est une intellectuelle, passionnée par les sciences en particulier celles du vivant et la nature. Elle travaille dans un laboratoire de recherches dans la lutte contre le cancer à l'hôpital Érasme à Bruxelles.

- Ce week-end, je prévois de travailler au jardin. Après cet hiver qui n'en finissait pas, il est temps de s'y remettre.

- On pourrait quand même prendre le temps de visiter ces potagers collectifs ! Ces expériences en pleine ville m'intéressent.

- Vas-y, -toi ! Moi, je préfère rester à la maison.

C'est ainsi qu'après avoir « téléchargé » le programme de la journée, Alain s'était retrouvé en limite de la région bruxelloise, du côté de Woluwé-Saint-Pierre. Il découvrit un incroyable espace boisé, bien qu'en partie construit, de plus de dix hectares. Une rareté d'une valeur inestimable à un jet de pierre de l'agglomération densément peuplée. Il se joignit à groupe d'une quinzaine de visiteurs. Quelques résidents, des jeunes trentenaires au look « bobo » pour la plupart, les accueillirent chaleureusement pour la visite.

Un grand garçon barbu à la longue tignasse ébouriffée, vêtu d'un bermuda et d'un t-shirt rapiécés se présenta :

- Je m'appelle Dany, l'assemblée m'a nommé « responsable potager » pour l'année 2015. A mes côtés, Ingrid qui nous vient de Berlin et étudie à l'université de Bruxelles. José, ici, à ma droite, est espagnol et fait un master à l'ICHEC. Vous voyez qu'ici, c'est un peu « l'auberge espagnole », comme dans le film. Alors, vous devez savoir que le domaine fait quinze hectares dont six sont un vestige de la forêt de Soignes qui s'étendait jusqu'ici. Le reste, ce sont : le château que vous apercevez derrière moi, avec le parc. Puis, nous avons l'ancien couvent, quelques habitations et enfin la ferme que je vais vous montrer. La ferme comprend des étables, une porcherie, un poulailler, la serre, les espaces cultivés et un plan d'eau.

- À qui appartient ce domaine ? demanda Alain. À la ville ?

- Eh non ! Il a été donné par l'État aux bonnes sœurs de la charité, en 1946, en réparation des dommages dus à la guerre : la démolition de leur couvent à Evere et en échange des terrains cédés par la suite à l'OTAN. Il faut savoir que le château a été occupé par les hauts officiers allemands entre 1940 et 1944. Ce sont aussi les Allemands qui ont fait construire les petites maisons que vous verrez autour de la ferme. C'était pour loger des officiers. Depuis 1990, les sœurs ont abandonné les lieux par manque d'effectifs et nous avons la chance de louer tout ce domaine.

- Et vous êtes combien d'habitants ?

- Ça varie... Pour le moment, nous sommes quarante-cinq habitants adultes et une dizaine d'enfants.

La visite fut des plus intéressantes. Les jeunes citoyens géraient bien le domaine, dans un grand respect de l'écologie et obtenaient une production de qualité. Au cours de la visite, qui se prolongea assez longtemps, les invités rencontrèrent plusieurs résidents. Chacun semblait heureux et épanoui et il régnait une impression d'entente, d'entraide et de sérénité.

À la fin de la visite, Alain se rapprocha de Dany et se présenta :

- Je m'appelle Alain Bruges, professeur de biologie récemment retraité.

- Enchanté !

- Euh oui, moi aussi. Ce que vous faites ici me plaît au plus haut point... Est-ce que cela vous intéresserait, une aide extérieure et, bien sûr, bénévole ?

- Oui ! Pourquoi pas ? Je dois présenter l'idée lors d'une prochaine réunion mais ça m'a l'air possible. Ça vous intéresserait ?

- Mais oui, beaucoup ! J'habite en ville et je n'ai qu'un petit jardin. Je m'intéresse au maraîchage et comme biologiste, je pourrais peut-être avoir une utilité parmi vous.

- Super ! Laisse-moi tes coordonnées... Ah oui, excuse-moi, ici, entre nous, il n'y a ni « vous » ni hiérarchie. Nous avons tous voix au chapitre, il n'y a pas de « chef » et on se tutoie. Tu peux être o.k. avec ça ?

- Oui, tout à fait. Voici mes noms, adresse mail et téléphone.

- Je te tiens au courant dans une dizaine de jours.

- À bientôt, alors ?

- Certainement.

Rentré chez lui, Alain décrivit avec passion les moindres détails de sa visite à Louise et son espoir d'être adoubé par le groupe.

- Tu ne crois pas qu'il y a déjà assez de travail ici que tu dois encore aller bosser pour les autres ? Ou alors, est-ce que ce sont les petites jeunettes écolo-bobo en mini shorts rase pet qui t'attirent, vieux pervers ? répondit Louise mi riante, mi sérieuse.

- Mais qu'est-ce que tu vas imaginer là ? Et de toute façon, si j'y allais, ce serait avec toi !

- Ah bon ! Tu me réquisitionnes dans l'affaire ?

Finalement, ils se mirent à rire tous les deux.

- Mais non, mon gros lapin, je te charrie... Vas donc les voir tes jolies nénétttes jardinières !

Quelques jours plus tard, Dany rappelait Alain et l'invitait à s'intégrer au groupe, en tant que « membre extérieur ». Louise était également la bienvenue.

Le couple prit ainsi l'habitude de passer une à deux journées par semaine à l'extension du potager et en corollaire bénéficiait d'une partie des récoltes. Leurs connaissances scientifiques furent mises à profit pour améliorer certaines techniques. En outre, de belles amitiés se nouèrent avec le groupe. Il devint de plus en plus fréquent que Louise et Alain participent aux repas pris en commun ou soient invités par l'une ou l'autre famille logées dans les anciennes maisons d'officiers. En plus, Alain en tant qu'ancien professeur, fut rapidement sollicité par quelques parents d'adolescents pour des leçons de rattrapage dans diverses matières. Tâches qu'il exécutait bien volontiers.

Été 2017.

- Alain ? Dany, à l'appareil. Pourrais-tu venir ce soir à la prochaine réunion ?

- C'est important ?

- T'es pas libre ?

- Non ! Enfin, s'il le faut, je peux me libérer. Qu'est-ce qu'il se passe ?

- La « cata » !

- Quoi, la « cata » ?

- En deux mots : « on » veut nous virer du domaine.

- Ah bon ! Qui ça ? Les bonnes sœurs ?

- Oui. Enfin, pas elles directement. C'est l'évêché de Malines – Bruxelles qui veut vendre. A un promoteur, évidemment.

- Mais, vous avez quand même un bail ?

- C'est ce que je croyais... Enfin tu verras, on en parlera ce soir.

- D'accord, compte sur moi, je serai présent.

Le soir même, Alain rejoignait le domaine accompagné d'un ami avocat, Thomas, qu'il avait appelé dans l'après-midi pour lui demander son aide. Cet avocat, outre sa gentillesse et l'amitié qu'il portait à Alain était en effet spécialisé dans les résolutions de conflits locatifs.

Les mines étaient graves quand les deux amis rejoignirent le groupe et Dany prit la parole sans préambule.

- Alors, voilà, mes amis. Hier, un courrier recommandé à l'entête de l'évêché nous est parvenu. Je vous le lis :

- *Monsieur Dany Torens, président de l'ASBL « Le terroir », rue Auguste Madoux à 1150 Woluwé- Saint-Pierre.* Je précise que je ne suis pas « président ».

- Il faudra me communiquer les statuts de votre ASBL, intervint Thomas. Normalement, il doit y avoir un conseil d'administration, un président nommé, etc.

- J'avoue que nous avons négligé ce point depuis assez longtemps, avoua Dany.

- Cela risque d'être ennuyeux, enfin, poursuivez, dit Thomas.
- Voilà : *Le bail conclu avec votre association, renouvelé par tacite reconduction à la date du 15 avril 2009, vient à échéance le 15 avril 2018. Nous sommes au regret de ne pouvoir renouveler ce contrat, le domaine et le terrain allant être mis en vente. Nous vous remercions pour le soin que vous avez apporté à ce bien ainsi que pour la régularité des versements de vos loyers et vous prions de prendre vos dispositions pour libérer les lieux, à votre meilleure convenance, mais au plus tard, le 15 avril 2018.*

Veillez agréer... etc. Ce qui signifie qu'ils nous virent dans moins d'un an.

- Ils en ont le droit ? demanda Marie, une des plus anciennes résidentes. J'habite ici avec mes trois gosses depuis huit ans. Qu'est-ce que je vais pouvoir trouver ?

Chacun voulant s'exprimer en même temps et parler de son cas personnel, Alain se leva et demanda à l'assemblée de se calmer et de lui laisser la parole,

- Comme vous l'aurez remarqué, mes amis, je suis venu accompagné. Je vous présente Maître Thomas Laudin, avocat, c'est un ami et je propose d'écouter ce qu'il a à nous dire. Je t'en prie, Thomas.
- Je serai franc : vous avez très peu de chances de gagner face à vos propriétaires. Ils sont dans leur droit. Je ne vois que deux solutions : la première ce serait que vous vous portiez acquéreurs du domaine, mais qui doit valoir une fortune, la seconde, d'obtenir qu'il s'agit d'une réserve naturelle de biodiversité. C'est à la mode et ça pourrait rendre le terrain non bâtissable. Ce qui bien entendu, lui ferait perdre toute sa valeur. Mais qui, par ailleurs, vous permettrait, le cas échéant, de vous porter acquéreurs.
- Et tu crois que ça peut marcher ? demanda José avec son sympathique accent espagnol.

- Il y a des précédents. Je dois examiner la jurisprudence, la configuration des lieux, les espèces animales vivant ici, la présence de plantes protégées...
- Ça, c'est un boulot pour moi, lança Alain. Je peux m'investir dans cette recherche, en tant que biologiste.
- Oui ! Et si vous pouvez faire démarrer une procédure de classement en zone « Natura 2000 »¹, ça peut bloquer tous projets immobiliers et toutes demandes de permis d'urbanisme tant que la décision n'est pas tombée.
- Génial, ça, dit alors Dany. On pourra gagner du temps.
- Oui et non ! Cela n'empêchera pas vos propriétaires de vous faire expulser en attendant la décision finale. Et cela, pour autant que la procédure soit recevable. J'imagine que vous êtes conscients qu'il y a des dizaines de millions d'euros en jeu dans cette affaire.

Janvier 2018.

Alain a recensé trois espèces animales protégées bien implantées dans le domaine ainsi que deux végétaux rares : une fougère et une orchidée. Il a étudié dans les moindres détails les procédures en vue de classement en réserve naturelle et a monté un épais dossier remis aux autorités compétentes. Il n'y a plus qu'à attendre.

Début mars 2018.

Le téléphone sonne dans le bureau d'Alain.

- Allô !
- Dany, ici. Je viens de recevoir la visite d'un huissier envoyé par « Monseigneur ».
- Et ?

¹ Le réseau Natura 2000 rassemble des sites naturels ou semi-naturels de l'Union européenne ayant une grande valeur patrimoniale, par la faune et la flore exceptionnelles qu'ils contiennent. Source : Wikipédia.

- Il est venu me signifier la décision de nous mettre à la porte le 15 avril.
- On s'en doutait.
- Ici, le groupe a décidé de résister. Nous allons créer une sorte de « ZAD »² et nous y accrocher.
- Une quoi ?
- ZAD. Une Zone à Défendre. Comme ça s'est fait en France, dans les Landes, etc. On va convoquer la presse et défendre notre domaine jusqu'à la mort s'il le faut. Tu marches avec nous ?
- Peut-être pas jusqu'à la mort... Mais oui, bien sûr !
- Je savais pouvoir compter sur ton aide. Nous nous réunirons ce soir à vingt heures. Seras-tu des nôtres ?
- O.K. À ce soir.

L'hiver est pratiquement terminé. Déjà, éclatent les premiers bourgeons et apparaissent crocus, primevères, forsythias, ... Les soirées sont encore froides et c'est en frissonnant qu'Alain rejoint ses amis dans la grande salle un peu délabrée du château. Dans la cheminée brûle un bon feu qui peine cependant à amener la température au-delà de quinze degrés. Malgré cela, Dany comme d'ailleurs plusieurs des cohabitants, est vêtu de son éternel t-shirt qui semble lui suffire, été comme hiver.

- Ces gens-là sont devenus de vrais campagnards, se dit Alain en approchant une chaise au plus près de l'âtre.

² L'expression zone à défendre (ZAD) est un néologisme militant utilisé en France, en Belgique et en Suisse pour désigner une forme de squat à vocation politique, la plupart du temps à l'air libre, et généralement destinée à s'opposer à un projet d'aménagement (ainsi qu'à déployer des modes de vie autonomes).

Les ZAD sont notamment constituées dans des espaces ayant une dimension environnementale ou agricole, mais l'appellation a été également utilisée pour des occupations en milieu urbain. (Source : https://fr.wikipedia.org/wiki/Zone_à_défendre)

Tous les résidents étant présents, Dany prend la parole :

- Mes amis, comme vous le savez, l'heure est grave. Dans moins d'un mois, si rien de neuf ne se passe, nous serons purement et simplement expulsés de nos maisons, de notre ferme et de notre terrain.
- C'est dégueulasse, crie Lucien, un presque géant d'un mètre nonante, cou de taureau et bras comme des branches d'arbres. Qu'ils viennent, ces salauds, on va leur faire la peau.
- Bien parlé, renchérit Édith, un petit bout de femme, fine comme une brindille, du haut de son mètre cinquante...

Dany lève la main.

- Calmez-vous, les amis. Vous savez bien que ce n'est pas par la force que nous obtiendrons justice. Écoutons Alain, il a quelque chose à nous dire. Vas-y Alain :
- J'ai appelé Thomas Laudin, que vous avez déjà rencontré cet automne. Il m'a proposé de démarrer notre défense par une action à la Justice de Paix
- Tu crois encore à la Justice, à ton âge, lui répondit Lucien. T'es bien naïf, mon pote.
- Cette action ne doit pas être la seule mais, vu le dossier « réserve naturelle et environnement » qui a été lancé, Thomas se fait fort de convaincre le juge de nous laisser le temps que la région ait pris sa décision relative à la sanctuarisation, ou non, du site.
- Et que peut-on faire d'autre ?

Dany reprit la parole :

- Nous organiserons, ce week-end prochain, une journée porte ouverte pour montrer au public ce que nous faisons ici et, à cette occasion, la presse est convoquée.
- Oui ! reprit José, et j'ai déjà la promesse d'un journaliste de RTL TVI qu'ils seront présents.

- Et moi, dit Édith, je connais un type qui écrit dans le journal Le Soir. Veux-tu que je l'appelle personnellement ?

- Bien sûr ! Faisons tous et toutes marcher nos méninges pour faire le plus de publicité possible.

Par la suite, la discussion s'éternisa un peu sur des détails pratiques ou personnels certes tout à fait pertinents mais peu susceptibles de faire avancer la cause. Alain rentra chez lui rasséréné, ayant le sentiment qu'une bonne stratégie se mettait en place.

La conférence de presse et la journée porte ouverte, servie par un beau temps printanier presque insolent, connurent un énorme succès. La télévision, BX1, ainsi que RTL firent largement écho aux « écologistes de Woluwé » ne manquant pas de fustiger les promoteurs en général et leur furieuse tendance à bétonner la ville autant que possible. Après cette première victoire, c'est donc plein d'espoir que le groupe au grand complet se rendit à l'audience de la Justice de Paix. Comme il fallait s'en douter, et même si Maître Laudin était un excellent avocat, les conseils de l'évêché et du promoteur n'étaient pas des débutants. Ces derniers orientèrent leurs plaidoiries sur la nécessité de loger de plus en plus de Bruxellois, argumentant du fait que leurs projets avaient une vocation sociale, que les nouvelles constructions répondraient aux plus sévères exigences en matière d'isolation et de choix de matériaux non polluants, que les toitures seraient vertes et les jardins préservés. Toutes ces considérations devaient être mises en balance avec les intérêts d'un petit groupe de privilégiés.

De son côté, Thomas insista sur la nécessité de préserver des espaces verts et perméables dans la capitale, sur les caractéristiques environnementales spécifiques du domaine, ce qui justifiait amplement le dépôt du dossier de classement en réserve naturelle. Il démontra, calculs et publications à l'appui, le caractère non social du projet des promoteurs puisqu'il était prévu de ne construire que

des appartements de très haut standing pour une poignée de nantis. A l'issue des plaidoiries, le juge Delporte, vieux magistrat connu sur la place de Bruxelles pour sa grande sagesse et son impartialité, communiqua sa décision :

- Je tiens tout d'abord, dit-il, à prendre du recul dans cette affaire. Nous n'avons pas ici de méchants promoteurs agissant contre de gentils écologistes ! Les propriétaires ont légitimement le droit de valoriser leur bien et les entrepreneurs celui de bâtir des immeubles pour autant que leur demande de permis d'urbanisme soit acceptée. En revanche, l'expérience menée par le collectif depuis de nombreuses années est une belle réussite et mériterait d'être pérennisée. Bien sûr, la valeur du terrain dans les dix-neuf communes, et singulièrement celle-ci, justifie le projet immobilier. Cependant, il convient de tenir compte de cette demande de classement du site en réserve naturelle. Mais cette demande, que j'ai sous les yeux, ne comprend que la partie non bâtie du domaine, soit : les terres cultivées, les prairies, l'étang et les bois.

En conclusion, sous réserve de la décision de la Commission en charge du dossier de classement d'une part, sous réserve de l'obtention du permis d'urbanisme modifié d'autre part, j'octroie au collectif la jouissance de l'ensemble des terres non bâties du domaine au moins jusqu'à la clôture du dossier et à l'évêché ainsi qu'à la société de construction « Beau-Bat », la possibilité d'exercer ses droits sur la partie bâtie, celle-ci comprenant : le château, le couvent, les villas, l'étable et la porcherie.

Et d'ajouter :

- L'audience est levée.

À la sortie de la salle d'audiences, de part et d'autre, les mines étaient graves. Ni le collectif, ni l'évêché n'avaient réellement gagné. Dany, Alain, José et l'avocat, très entourés ne savaient trop quelle attitude prendre.

- C'est foutu, fit alors Lucien.

- Pas vraiment, répondit Thomas. Vous allez en tous cas gagner du temps.
 - Ah bon ! répondit Édith.
 - Oui, car ils n'oseront pas entamer leurs constructions sans savoir s'ils disposeront de l'intégralité du domaine ou seulement d'une partie... Et encore de la moins intéressante.
 - C'est toujours ça ! On est parti pour combien de mois pour avoir la réponse pour la réserve naturelle ?
- Difficile à dire. Si l'évêché dispose de « pistons », ce qui est très possible, quelques mois. Mais parfois, ça peut durer des années !

Dany et Alain avaient prévu de convier tous les résidents et sympathisants à un barbecue festif à l'issue de l'audience mais le cœur n'y était pas. L'assistance se dilua rapidement en petits groupes devisant à voix basse. Chacun regagnait qui sa chambre au château, qui son chalet, qui sa maison. La plupart avaient le cœur gros. Ils pensaient en effet qu'à très court terme, ils devraient vider les lieux, perdant ainsi toute cette convivialité et ces amitiés qui s'étaient créées au fil des jours.

- Ils tirent la gueule, là, vos potes, dit le professeur s'adressant aux meneurs, Dany, Lucien, Édith, José et quelques autres.
- Aujourd'hui, je pense qu'il faut les laisser tranquilles, leur donner le temps de digérer ce qu'ils ont entendu et de se reprendre. Nous, en revanche, devons décider nos prochaines actions.
- Tu verras qu'ils ne nous laisseront pas en paix, ces enculés de curés de l'évêché, fit Lucien.
- C'est bien possible !

De fait, dès le lendemain, le même huissier revenait et, passant de chambres en maisons, distribuait un avis d'expulsion pour le 30 juin au plus tard. Il avait même le culot de spécifier que, par rapport à la demande initiale, le délai avait été prolongé. Quelques résidents tentèrent de menacer l'homme de loi mais Dany et José les en dissuadèrent.

- Ne prêtons pas le flanc à la critique. Ce monsieur ne fait que son travail, ne le prenons pas comme bouc émissaire.

L'huissier, qui n'en menait pas large, porta un regard soulagé et reconnaissant sur ses protecteurs inattendus. Quand il eut terminé sa mission, il prit ces derniers à part :

- Je vous remercie pour votre aide ! Vous savez, moi je ne fais que transmettre un courrier dont je ne suis ni l'auteur ni le défenseur.
- Nous avons compris ça, Monsieur.
- Si je peux vous donner un conseil, c'est de résister. Mais en restant à cent pourcent dans la légalité. Entre nous, l'opinion publique est pour vous ! Je vous salue et vous souhaite bonne chance, conclut-il en remontant dans sa voiture, feignant de ne pas remarquer les mots qu'un compagnon avait peints à la chaux sur sa carrosserie rutilante : « A bas les bétonneurs et les pollueurs ! No pasaran ! »

- Ils veulent nos maisons ! Donnons-les-leur ! dit Lucien.
- Ah bon ? Et on fait quoi, répondit José.
- Nous avons encore du temps avant l'échéance. La priorité, c'est de loger confortablement les familles avec enfants. Pour nous, un simple campement devrait suffire.
- C'est ça ! Voilà ce qu'il faut faire ! Organisons une réunion ce soir pour proposer cette idée.

Le soir même, un grand feu fut allumé sur la belle clairière située entre le poulailler et le potager. Des tables garnies de pain, de charcuteries, de légumes et de carafons de vins avaient été disposées tout autour du bûcher. Tout cela faisait penser aux banquets des irréductibles Gaulois tels qu'Uderzo les dessinait à la fin de chacune des aventures d'Astérix. La menace, ici, ce n'était pas l'envahisseur romain mais la finance et le profit. Dépassant les inévitables dissensions habituelles dans un groupe humain, tous les résidents avaient répondu présent à l'invitation de Dany. Le sentiment d'unité et la volonté de résister étaient à leur comble. Alain prit la parole :

- Mes amis, votre présence, ce soir, me fait chaud au cœur. Cette communauté, à laquelle vous me faites l'honneur de m'associer, est un symbole de démocratie et de tolérance, un exemple de vie saine et respectueuse de l'environnement.
- Bravo ! cria un des convives... Continue, Alain !
- Face à nous, la société de l'argent et du profit fait fi de nos principes et tente d'éliminer le groupe social que nous formons. Ce groupe qu'elle juge suranné. Or, ce sont eux qui s'accrochent aux théories de la croissance infinie qui mène la planète à sa perte. Vous n'êtes pas les égoïstes privilégiés qu'ils prétendent. Vous êtes à l'avant-poste d'un type de société compatible avec un avenir convenable pour nos enfants !
- Bien parlé, Prof !
- Alors, faisons parler de nous ! Résistons ! Et pour cela, unissons nos efforts pour un combat difficile.

L'assistance, galvanisée par le discours du professeur, acclama et applaudit.

- C'est très joli, tout ça, mais pratiquement, qu'est-ce qu'on fait ? dit un des convives, un certain Edwin, marié, père de trois bambins et ébéniste de profession.
- Nous pensons qu'il faudrait nous retrancher dans la partie qui nous revient jusqu'à nouvel ordre. En nous y installant, dans un camp !

- Pourquoi quitter les maisons ?
- Parce qu'ils auront le droit de nous en déloger. Ne leur laissons pas ce plaisir.
- Faisons un appel pour obtenir des caravanes, des chalets, des tentes et tout un matériel de camping.
- Les gens de « RTL » nous ont à la bonne. Ils font des émissions où il est fait appel à des dons ou des prêts.
- Oui, il y a aussi les magasins de bricolage, ils ont souvent des chalets sur leurs parkings. Ils les remplacent de temps en temps. On pourrait leur en demander.
- Certains campings se débarrassent de vieilles caravanes résidentielles...

Toute la soirée, et une partie de la nuit, des idées furent échangées, on appela des soutiens potentiels, on échafauda des projets. Ce furent gonflés d'espoir et ragailardis, certains un peu éméchés aussi, que les futurs résistants regagnèrent leurs logis.

Les demandes d'aides et appels aux dons, relayés par la presse, les médias et les réseaux sociaux connurent un succès aussi fulgurant qu'inattendu. Une société fabricante de chalets en offrit une dizaine et proposa même de venir les installer. Une grande surface d'articles de sports et aventures offrit tentes et matériel de camping. Suite aux appels sur les radios et réseaux sociaux, des centaines de dons affluèrent de toutes parts, dont trois grandes caravanes tout équipées. Dany, Alain et d'autres furent sollicités pour plusieurs interviews auxquels ils se prêtèrent volontiers. Des reportages sur l'installation de la communauté furent diffusés et podcastés avec des centaines de vues. Le succès fut tel que le matériel mis à disposition dépassa les besoins. Ainsi, la communauté admit une dizaine de sans-abri en son sein.

Mai 2018.

Alain contemple le havre de paix qu'il a contribué à créer à un jet de pierre du centre grouillant de la capitale. De-ci de-là, quelques cris d'enfants, des radios qu'on allume, des bruits de conversations et d'assiettes qui s'entrechoquent, les sifflements de bouilloires se font entendre. Et dire que dans quelques mois, quelques jours peut-être, tout cela devra probablement se terminer.

Que n'a-t-il la fortune pour se rendre acquéreur de ce terrain ? Pour qu'une fois pour toutes ils puissent vivre en paix ? Il aurait pu gagner des millions au loto... Encore eut-il fallu qu'il y joue !

Après quelques difficultés initiales, la communauté s'était adaptée à ce nouveau mode de vie. Le printemps était clément, la température agréable. Une impression de vacances dominait même si chacun avait repris ses occupations professionnelles auxquelles venaient s'ajouter le travail au potager, à la serre, et l'entretien de la propreté du camp et des sanitaires.

Quant au dossier « Natura 2000 » : pas de nouvelles. Il fallait attendre.

Septembre 2018.

Par une matinée ensoleillée, une grande limousine noire remontait silencieusement le chemin boueux menant au parking derrière le camp des résistants. En sortirent trois personnes. Relevant sa soutane, Monseigneur Delferrière, nouvel évêque fraîchement nommé suite au décès inopiné de son prédécesseur, se fraya un chemin entre tentes et chalets. Il était suivi par son secrétaire, un jeune ecclésiastique boutonneux porteur d'une serviette en cuir noir et par un homme corpulent, un quinquagénaire rougeaud et suant. Il emboîtait péniblement le pas des deux premiers.

Dany ayant aperçu les arrivants se dirigea vers eux, bras ouverts en signe de bienvenue, selon son habitude.

L'évêque s'approcha, souriant. Machinalement, il tendit sa main baguée en réponse au salut amical de Dany.

- Je suis le Père François Delferrière, dit-il modestement. Je vous présente le Père Jottrand, mon secrétaire et Maître Dunand, le notaire de l'évêché.

- Très honoré, Monseigneur, je suis Dany...

- Je vous connais, de réputation, répondit le prélat. Je suis heureux de vous rencontrer.

- Permettez-moi, Monseigneur, de ne pas partager ce plaisir, répondit Dany. Mais, ne restons pas là, acceptez une tasse de café devant ma modeste tente.

- Avec plaisir, Monsieur Dany. Ce que j'ai à vous dire vous intéressera peut-être.

Au passage, le jeune homme avait fait signe à Alain et Lucien et tous se retrouvèrent sur les chaises de camping devant l'abri de Dany.

- Voilà, fit Delferrière, je viens d'apprendre que votre dossier de classement en zone « Natura 2000 » a été refusé. Vous en serez probablement informés officiellement aujourd'hui ou demain.

À cette annonce, les trois garçons tentèrent sans succès de masquer leur désappointement.

- Donc, vous allez nous faire expulser sans autre forme de procès, explosa alors Lucien. Et en plus, vous venez ici même vous délecter de notre réaction... Ce n'est pas très charitable, « Mon Père ! ».

Alain l'interrompit :

- Veux-tu bien te taire et laisser Monseigneur Delferrière poursuivre, s'il te plaît !

- Merci, Monsieur le Professeur, poursuivit l'homme d'église. J'ai en effet une proposition de compromis à vous faire.

- Nous vous écoutons, fit Dany qui levait son sourcil gauche en signe d'intérêt.

- Voilà ! Déjà avant ma nomination, j'ai suivi tout le déroulé de votre aventure et j'avoue avoir été touché par l'élan d'unité et d'amitié qui vous unit. Votre petite communauté n'est pas sans me rappeler celle dont Notre Seigneur fut l'instigateur, il y a plus de deux mille ans, et qui fut à la base de la belle philosophie qu'il nous a enseignée et de son Église.

- Amen ! dit le jeune Père Jottrand, tandis que le notaire tentait de prendre un air angélique.

Les garçons, pourtant agnostiques, étaient suspendus aux lèvres du prêtre.

- Il est une autre évidence, poursuivit ce dernier, c'est que je dois aussi veiller aux intérêts du diocèse qui m'a été confié. Et que cela passe, malheureusement, par la nécessité de trouver des moyens.

- Et donc ? fit Alain que ces préambules commençaient à agacer.

- Ma proposition est la suivante : Nous lotirons la plus grande partie actuellement bâtie du terrain. En partenariat avec la Commune, ces lots seront vendus dans la cadre d'un projet mêlant maisons sociales, appartements de qualité et un vaste logement partagé ouvert aux familles et personnes en difficultés.

- Cela, dit-il en joignant les mains comme pour prier, c'est ce qui concerne la première zone. La seconde zone vous intéresse : cinq habitations datant des années quarante, la ferme ainsi que tout le reste du domaine, si vous le souhaitez, seront mis à la disposition de votre association, sans augmenter votre loyer, sous forme d'un bail emphytéotique de nonante-neuf ans.

Puis, sans transition :

- Excellent, votre café, Dany ! Puis-je vous en demander une seconde tasse ?

Malgré le flegme qui le caractérisait, l'évêque ne pouvait réprimer un petit sourire légèrement moqueur en voyant les airs de ses interlocuteurs oscillant entre joie et larmes.

- Alors, reprit-il, qu'en pensez-vous ?

Le professeur étant le premier à se remettre de ses émotions répondit au nom de ses amis.

- Nous devons bien entendu soumettre cette proposition à tous les membres de la communauté. Mais comme vous devez vous en douter, ce que vous nous amenez dépasse nos espérances les plus folles et j'ai la conviction d'obtenir leur accord. Le fait aussi que vous ayez décidé de modifier le projet urbanistique initial est un autre élément de satisfaction. Je crois que le concept d'habitat partagé en particulier sera apprécié. Il reste une ultime faveur à vous demander...

- Ah bon !

- Puisque vous démolirez le couvent et le château, nous allons devoir construire notre propre habitat groupé... Ce qui prendra du temps.

- Bien sûr ! Vous pourrez encore habiter les bâtiments existants jusqu'à la fin de l'hiver prochain. Le Père Jottrand vous donnera tous les documents avec les moindres détails de ma proposition et Maître Dunand sera à votre entière disposition pour toutes les explications dont vous ferez la demande.

La nouvelle assemblée générale fut, comme on s'en doute, une formalité. L'assemblée approuva la proposition à l'unanimité. Il fut même décidé que désormais, l'ASBL gestionnaire s'appellerait : « Solidarité Saint François », en hommage au prénom de l'évêque, accessoirement du pape, ce qui ne coûtait rien. Il fut également demandé à Monseigneur Delferrière d'en assurer la présidence d'honneur, Alain étant élu président.

Au grand soulagement de Dany !

Comme de la craie sur un tableau noir

*MARTINE, 61 ans, grande et mince, gérante chez D****

D'une voix stridente

Je vous ai dit 100 fois déjà qu'il n'est pas question de payer en liquide, il faut que je le crie, peut-être ? Alors cette fois-ci, ouvrez vos oreilles bien grand : nous, les pièces et les billets, c'est FI-NI ! Donnez-les au mendiant qui est juste dehors, sur le trottoir, vous ne pouvez pas le manquer, ou essayez à la poste, ceux-là, ils ont toujours un train de retard, mais chez D***, on a décidé de passer au virtuel de A à Z, pour les paiements, s'entend, rien à faire, si vous ne pouvez pas payer, merci de remettre tous les articles dans les rayons ! Et soyez contente d'avoir encore une personne en chair et en os à la caisse, ça ne durera pas !

La seconde vague

- C'est reparti pour un tour !
- Plus que probable !

Ces deux exclamations faisaient suite au dernier bulletin d'information que Romain et son amie Christelle venaient de voir à la télévision. La scène n'avait rien de réjouissant. Assis côte à côte et dûment masqués, cinq ministres, qu'il conviendrait mieux de qualifier de « sinistres », venaient d'énumérer sur un ton sépulcral une série de mesures destinées à ralentir la propagation de l'épidémie. S'il n'était pas encore question de confinement absolu, on n'en était pas loin.

- Mais nous ne sommes soumis ni l'un ni l'autre à de quelconques obligations professionnelles, s'exclama Romain.

Ce dernier était sexagénaire, haut de taille, près de deux mètres, cent kilos d'os, de muscles et de graisse. Son non-conformisme, sa douceur alliée à une certaine forme de maladresse avaient séduit Christelle, jeune professeure de mathématiques. Ils s'étaient rencontrés au hasard d'une infructueuse recherche d'un autobus sous une pluie battante. Et les circonstances avaient fait le reste... Un bol de potage partagé, la découverte d'une passion commune pour la randonnée et pour le naturisme les avaient rapprochés au point qu'ils étaient devenus inséparables. Romain était à la retraite et Christelle en congé pour raisons de santé. L'été dernier, ils avaient également parcouru ensemble un grand tronçon du chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle. Chacun, cependant, avait gardé son logement et leur relation était demeurée purement amicale et platonique. Christelle était une jolie jeune femme, la trentaine épanouie, qui avait retrouvé la sérénité et surtout un sentiment de sécurité auprès de ce colosse, de trente ans son aîné. Leurs interminables conversations, le soir autour d'un bon repas et l'intériorité que lui avait procuré le « camino » l'avaient affranchie de son matérialisme et éloignée du « paraître ». Elle, qui n'avait vécu que dopée par le stress, avait découvert la paix intérieure et la sérénité.



- Sauvons-nous de ces lieux hostiles ! dit alors Romain.
- Pour aller où ?
- Là où nous serons assez isolés pour vivre pleinement et à visage découvert.
- Mais les aéroports sont fermés. Et le virus sévit pratiquement partout !
- Je proposerais de former un petit groupe d'une bonne dizaine de personnes. On se trouve une sorte de gîte, assez grand, loin de tout, au milieu d'un bois, par exemple.
- Et qu'est-ce qu'on y fait ?
- On unit nos compétences pour se rendre la vie la plus agréable possible.
- Tu imagines une sorte de vie en autarcie ?
- Mais non ! Pas possible, du moins maintenant. L'hiver est à nos portes. Pas de possibilités de cultiver, d'élever poules ou cochons...
- On va s'emmerder comme des rats morts !
- A éviter, bien sûr ! Il faut se réunir autour de projets communs. Écrire un livre, une pièce de théâtre. Ou faire de la musique ou une chorale... N'importe !
- Et d'où viendra la nourriture, le bois de chauffage, enfin tout ce qui est nécessaire ?
- Pour s'approvisionner, il faudra une camionnette et désigner des personnes pour les courses en toute sécurité.
- Reste à trouver l'endroit...
- Tu penses bien que j'ai ma petite idée !
- Je m'en doutais. Et les autres participants, alors ?
- Oui, ce sera plus délicat. Réfléchissons à des amateurs potentiels et appelons-les.
- Et s'il y en a un, ou une qui déclare la maladie ? Que fera-t-on ?
- Il faudra prévoir une quarantaine, les dix premiers jours, pour être certains que personne ne déclare la maladie. On peut aussi faire des tests PCR de départ. Alors ? T'en penses quoi ?
- Avec toi, rien ne m'étonne. Cette espèce de huis clos m'inquiète un

- peu. J'ai peur que des dissensions apparaissent, des disputes...
- Chacun sera libre de quitter. Mais sans retour possible !
- Bon ! D'accord ! Et c'est où ?
- J'ai trouvé une annonce pour un ancien monastère récemment désaffecté. Le bâtiment semble en bon état. Très vaste. En pleine forêt ardennaise. Nous pourrions le louer, toutes charges comprises, pour deux mille euros par mois... Voudrais-tu m'accompagner pour le visiter ?
- Maintenant là ? Pourquoi pas ? Je suis partante ! Il y a de quoi se préparer un pique-nique dans le frigo. Allons-y !
- Parfait ! J'appelle le moine responsable et le préviens de notre arrivée.

Le calme et la sérénité n'avaient pas encore atteint Christelle dans sa manière de conduire sa chère BMW. Il ne fallut donc pas plus de deux heures pour atteindre, au détour d'un chemin dans les bois, un grand bâtiment de pierre à l'allure moyenâgeuse.

- Nous avons rendez-vous avec le Père Eustache, dit Romain. C'est un moine bénédictin. C'est lui qui est chargé de l'entretien et de la valorisation du site depuis qu'il est abandonné.

Les deux visiteurs venaient de débarquer. Un vieil homme se dirigeait vers eux.

- Bienvenue à l'abbaye de Froidmont, dit-il en ouvrant les bras.

Avec sa tunique noire de Bénédictin aux larges manches ainsi déployées, l'image d'un Christ accueillant ses ouailles leur vint à l'esprit. La vitalité et l'enthousiasme transparaissaient au travers du sourire et des yeux pétillants du vieux moine.

- Venez, mes enfants, entrez donc. Ne restez pas dans le froid.

Le trio franchit le seuil d'une vaste porte cochère donnant sur un long et haut couloir voûté, percé des deux côtés par de larges portes. Le Père Eustache introduisit une lourde clef dans la serrure de la seconde qui s'ouvrit en grinçant, dévoilant une pièce de belles dimensions. Au mur du fond, un grand crucifix accueillait les visiteurs.

- Ce local est le vestibule, annonça l'ecclésiastique. D'ici, vous avez accès

aux pièces communes du monastère, au réfectoire et aux cuisines. À l'étage, vingt-huit cellules où nous dormions, ainsi qu'une salle d'eau et des toilettes.

Romain et Christelle visitèrent une à une les salles de vie. Elles étaient encore toutes meublées de bancs, de canapés, bibliothèques, placards, fauteuils etc. Dans le réfectoire, de longues tables et des chaises semblaient attendre les convives. La cuisine, moderne, tout inox, aurait pu rivaliser avec les installations de grands restaurants. À l'étage, les cellules, spartiates, contenaient chacune un lit, une chaise, un banc prie-Dieu, une armoire et une étagère.

- Et qu'est-ce qu'il y a de l'autre côté du couloir ? demanda Christelle.
- Vous y trouverez notre chapelle ainsi que l'ancienne brasserie et la laiterie où nous faisons notre fromage...
- Et tout est encore fonctionnel ? interrogea Romain.
- Nous avons dû arrêter ces activités il y a dix ans déjà, répondit le Père. Voyez-vous, j'étais le plus jeune. Nous restions six Pères, tous âgés entre soixante-six et quatre-vingts ans. Notre santé ne nous permettait plus de faire ce travail, c'est dommage... C'est ainsi que nous avons dû nous résoudre à fermer notre chère maison et à rejoindre nos homologues à Orval.
- Et cette petite porte, là, au fond, sur quoi donne-t-elle ? fit Christelle, curieuse.

Le Père prit un air embarrassé.

- Elle est fermée. Moi-même je n'en n'ai pas la clef.

Puis, prenant un air mystérieux :

- Quand nous étions jeunes, nous avons demandé au Père supérieur de nous permettre d'y aller voir... Cette demande a semblé le terroriser et il a coupé court en l'interdisant. Nous n'y avons plus jamais fait allusion.
- Et l'installation de chauffage ?
- Elle fonctionne très bien. Je veille personnellement à l'entretien de cette maison. Et vous, au fait, que cherchez-vous ici ?

- Nous serons un groupe de plus ou moins quinze personnes qui désirons, pour une période du moins, nous retirer du monde et vivre dans un lieu comme celui-ci. Simplement, loin de l'agitation de la société, pour nous ressourcer. Je dois avouer que ce projet a germé dans ma tête au moment où la covid-19 commençait sa seconde vague...

- Vous êtes tous catholiques pratiquants ?
- Non. Notre groupe se fonde sur des valeurs de respect mutuel, de tolérance, de fraternité. Il y a des croyants, pratiquants ou non. Ils sont pour la plupart chrétiens mais il y aura probablement deux musulmans parmi nous. A côté de cela, vous trouverez des agnostiques et même des athées. Notre démarche se veut spirituelle mais non religieuse. Je vous choque en disant cela ?
- Absolument pas ! Au contraire. J'aime ce que j'entends et faire revivre ces lieux, ne serait-ce que quelques semaines, me réjouit.
- Eh bien ! Mon Père, cet endroit me semble parfait... Si vous êtes d'accord également, nous commencerons à l'investir dans les tout prochains jours, répondit Romain.

Les larmes montèrent aux yeux du vieux moine...

- Ah ! Mes enfants, si vous saviez comme j'aimerais revenir dans cette maison...
- Mais, rien ne vous en empêche... Si vous êtes prêt à cohabiter avec notre groupe, non religieux, je le rappelle, vous êtes le bienvenu.
- Oui, ajouta Christelle, vous serez, en quelque sorte, notre aumônier.
- Si j'osais, répondit le moine...
- Oui ?
- Accepteriez-vous aussi le Père Luc, notre ancien brasseur ? Il n'a qu'un an de plus que moi, il est en bonne santé et ...
- Bien sûr ! Votre présence donnera une dimension spirituelle et historique aussi à notre projet...
- Historique ? fit le Père Eustache d'un ton faussement indigné.
- Non ! Je voulais dire que connaissant l'histoire de ce monastère, vous saurez mieux nous le faire apprécier...
- Bien sûr ! J'avais compris. J'aime bien plaisanter ... Ça ne vous dérange

pas, j'espère ?

- Pas le moins du monde, Père Eustache. Donnez-moi les documents pour la location, je vous les rapporterai signés et verserai la garantie avec le premier loyer...

Les deux visiteurs prirent le chemin du retour, ravis de cette visite.

En quelques jours seulement, le groupe s'était progressivement constitué. Chaque candidat ou plutôt, chaque « bulle familiale » candidate s'était obligée à un strict confinement de neuf jours sans le moindre contact avec qui que ce soit. Des tests PCR avaient été pratiqués, de cette manière, ce sont des adultes indemnes de tout virus qui rejoindraient l'abbaye de Froidmont.

Romain et Christelle arrivèrent les premiers, aussitôt rejoints par les deux moines. Leur présence s'avéra d'ailleurs des plus utiles, grâce à leur connaissance des lieux. C'est ainsi qu'ils remirent en route l'antique chaudière à mazout après avoir remis en eau et purgé les radiateurs. Ils constatèrent avec plaisir que la cuve de combustible était encore bien remplie. Des cheminées ouvertes et des poêles à bois viendraient en appoint dans les salles communes.

- Et il y a une belle réserve de bûches dans l'atelier, annonça le Père Luc.

Tant Eustache était un petit bonhomme rondouillard, glabre, chauve et jovial, Luc était longiligne et mince. Une longue barbe blanche accentuait encore sa verticalité. De l'austérité se dégageait de sa personne au premier abord mais l'impression changeait rapidement à l'entendre plaisanter et rire sans retenue de ses propres vanes.

- Si vous le permettez, dit-il, nous aimerions, Eustache et moi, réinvestir notre chapelle et y dire une messe pour ramener entre ces murs la présence de Notre Seigneur Jésus.

- Avec plaisir, répondirent Romain et Christelle. Et bien que nous nous qualifiions d'agnostiques, nous permettez-vous d'assister à cet office ?

- Mais bien évidemment !

Alors, très émus, les deux vieux prêtres rouvrirent grandes les portes de la chapelle et, aidés de leurs locataires, entreprirent de balayer la salle, de réaligner les chaises et d'allumer tous les cierges laissés dans

le chœur depuis la fermeture de leur maison. Ils installèrent sur l'autel : la nappe brodée, le calice et la patène, les burettes et les livres sacrés. Ils se retirèrent quelques instants pour revêtir les habits sacerdotaux : aubes et chasubles, puis refirent leur entrée.

Romain était le seul fidèle présent. Sa compagne, apparemment, s'était éclipsée. Les officiants commencèrent leur office en psalmodiant d'une voix grave.

Alors, du fond de la chapelle plongée dans l'obscurité, s'éleva la musique céleste et délicate d'un orgue. C'était Christelle qui, souriante, portait un assez puissant haut-parleur bluetooth d'où émanaient ces notes. Elle connaissait suffisamment la liturgie pour que cet accompagnement se révèle judicieux et adéquat. Les deux ecclésiastiques se tournèrent vers elle et lui envoyèrent un sourire ému tout en esquissant un petit applaudissement.

À l'issue de l'office, Eustache et Luc invitèrent leurs ouailles à les rejoindre dans une petite salle que ces nouveaux arrivants n'avaient pas encore découverte.

Ils se retrouvèrent dans un charmant local voûté, entièrement bâti de gros moellons de pierre bleue et dont les dimensions modestes contrastaient avec la grandeur des autres pièces de vie commune du vieux monastère. Un bon feu de bois crépitait dans la cheminée apportant une douce tiédeur et créant une ambiance magique encore accentuée par la lumière des bougies disposées çà et là.

- Installez-vous mes amis, dit Eustache. Vous allez goûter de notre bière et de notre fromage, ajouta-t-il en déposant verres et bouteilles sur la table qui trônait au centre de la salle.

Luc, de son côté, faisait son entrée et déposait un appétissant fromage d'abbaye, une motte de beurre et une miche de pain.

- Je croyais que vous aviez arrêté vos productions, fit Romain.

- En effet, répondit Luc, mais ces bières sont les dernières bouteilles que nous ayons brassées. Après dix années de cave, elles seront parfaites ! Quant au fromage, malheureusement, ce n'est plus le nôtre, mais un excellent Orval affiné à la bière qui le remplacera parfaitement.

En cette période automnale, la luminosité déclinait dès dix-sept heures

et l'après-midi était déjà fort avancée lorsque Romain et Christelle, après avoir rendu largement hommage aux productions du Père Luc, se résignèrent à choisir chacun leur cellule, à s'y installer et préparer les lits. Ils avaient également apporté de la nourriture et des boissons pour couvrir les besoins des premiers jours, pour eux et les futurs arrivants. Ils remplirent un frigo puis investirent les cuisines pour préparer le repas du soir.

- Tu as vu, Christelle ? fit Romain : ce sont des installations dignes d'un quatre étoiles. Regarde ces fours, ce matériel tout inox. Trancheuse, cutter, pétrin, hacheuse.
- Oui, c'est fou ! Viens voir la chambre froide... Il y a de quoi stocker de la nourriture pour soutenir un siège de plusieurs semaines.
- En attendant, ce soir, je vais nous mijoter un osso bucco aux petits pois et gremolata au fenouil...
- Je ne te connaissais pas ces talents de cuisinier...
- Cette cuisine m'inspire. Autant démarrer en beauté en attendant l'arrivée d'autres amis dès demain. - Et puis, dans les circonstances actuelles, la gastronomie sera, avec la philosophie, un bon outil de résilience.

Les quatre premiers naufragés du covid, comme aimait à se nommer Christelle, firent leur premier repas dans la salle voûtée que les deux bons pères leur avaient fait découvrir. Une excellente bouteille et le repas parfaitement préparé par Romain créèrent une agréable ambiance. C'est, confiants dans l'avenir, qu'ils gagnèrent leur cellule pour la première nuit de confinement en abbaye.

- Il n'y a pas de salle de bains ni de toilettes pour les dames ? demanda Christelle.
- C'était une abbaye d'hommes ici, répondit le Père Luc.
- Oups! fit Romain... Étant naturaliste, je n'avais pas pensé que cela pourrait poser problème. Dans nos centres ou campings, les sanitaires sont mixtes.
- En ce qui me concerne, répondit Christelle, ce n'est vraiment pas un problème mais je ne sais pas comment vont réagir les autres quand ils seront arrivés.

- Il faudra convenir d'heures d'utilisation séparées selon les sexes, conclut le Père.
- Probablement, soupira Romain en entrant dans la salle d'eau, suivi par Christelle.

Comme la cuisine, le local des sanitaires était démesuré. Au centre, une double rangée d'éviers, et le long des murs, des portes menant d'un côté à des douches, de l'autre, à des WC. De gros radiateurs dispensaient leur chaleur mais le local n'avait pas encore eu le temps de se réchauffer suffisamment. C'est frissonnants que les quatre rejoignirent leur cellule et se glissèrent dans des lits glacés...

Au petit matin, la jeune femme s'extirpa de ses couvertures, ce qui nécessitait un réel effort car les cellules n'étaient pas chauffées. Christelle passa un épais lainage qui la couvrait presque jusqu'à mi-cuisses et courut, pieds nus vers la salle d'eau. Elle y rencontra son compagnon qui finissait de s'habiller.

- Frisquet ce matin n'est-ce pas, lui fit-il en la saluant. Va prendre une bonne douche. Il y a de l'eau bien chaude. Rendez-vous dans la cuisine ?
- Gla gla, fut la seule réponse de la jeune femme, tandis qu'elle retirait son pull pour aller se doucher.
- Zut ! Pas de serviettes ! Je dois en avoir une dans mes bagages.
- Je vais te la chercher, répondit Romain, non sans s'empêcher d'admirer les formes parfaites de son amie.

Revenu un instant après, il perçut le bruit de l'eau, déposa la serviette de bain devant la douche et descendit aux cuisines.

Il sentit une bonne odeur de café et de pain grillé. Les deux moines, levés dès l'aurore, avaient déjà accompli les premières prières et préparé un petit déjeuner composé de pain, miel, confitures et café au lait.

- Installez-vous, mon fils, dit Eustache. Mademoiselle Christelle est-elle éveillée ?
- Elle descend dans quelques instants. Merci pour ce petit-déjeuner.
- C'est nous qui vous sommes reconnaissants, répondirent les deux

prêtres. Grâce à vous, notre communauté renaît. Au fait, ils arrivent quand, vos hôtes ?

- Les premiers, dès aujourd'hui et peut-être d'autres demain.
- Que Dieu les bénisse.

Christelle fit son entrée toute souriante et salua les Pères avant de s'attabler à son tour.

Les premiers arrivants du jour étaient un couple de retraités. Charles Vanneau, ancien professeur de chimie et son épouse Michelle qui enseignait l'histoire à l'université. Charles était un petit homme élégant, la chevelure blanche soigneusement coiffée et habillé avec recherche. Michelle avait une apparence plus soixante-huitarde. Elle était vêtue d'un pantalon bouffant et d'une sorte de chasuble en grosse laine. Ses longs cheveux devenus blancs étaient retenus par un large bandeau. Son visage était ridé mais avait conservé cet aspect juvénile qu'un regard malicieux et son sourire éclairaient.

- Nous voilà enfin arrivés, claironna-t-elle ! En principe indemnes de virus... Nous n'avons plus vu personne depuis huit jours.
- Et nous allons bien, compléta Charles. Bonjour cher Romain. Présente-nous donc ton amie et ces messieurs.

Les présentations faites, Christelle mena les nouveaux venus à leur cellule où, pour l'occasion, il fallut placer un second lit.

- Nous ferons la visite des lieux lorsque tous les arrivants du jour seront installés.

Ce jour-là, se présentèrent encore onze candidats au confinement. Deux joyeux célibataires, Christophe, menuisier de son état et son ami Hubert arrivèrent peu de temps après. Le premier, grand, longiligne et fort mince contrastait avec le second, plus trapu et bâti tout en force.

Vincent, trentenaire célibataire, était biologiste. Il arriva avec tout son matériel informatique pour continuer, en télétravail, ses activités pour un grand laboratoire de recherches sur la génétique.

Jérôme et Ghislain formaient un couple d'hommes mariés. Ils possédaient une agence immobilière qu'ils avaient été obligés de fermer. Très souriants et ouverts, ils démentaient à eux seuls bon

nombre d'idées reçues sur les couples homosexuels moqués comme efféminés, précieux ou ridicules. Claire et sa sœur Mylène, deux jeunes femmes dans la trentaine étaient redevenues célibataires après, pour l'une comme pour l'autre, des expériences amoureuses ayant tourné au désastre. Elles s'étaient prises, chacune, une année sabbatique et réunies pour, disaient-elles, se reconstruire. Le surgissement du covid-19 était l'élément imprévu qui les avait amenées à participer à l'expérience de l'abbaye. Rachid, électricien du bâtiment et sa jeune épouse Yasmina se présentèrent en début d'après-midi. Vers dix-sept heures arrivèrent enfin Fabienne et Guy, la trentaine, tous deux fonctionnaires européens. La jeune femme, une jolie brunette bien en chair et souriante apportait une grande boîte de pralines tandis que son mari, un grand blond semblant provenir tout droit de Scandinavie, déposait une caisse de douze bonnes bouteilles de vin aux pieds de Romain.

- À partager, fit-il joyeusement !

L'effectif étant complet, le Père Eustache fit visiter les lieux. Romain et Christelle s'occupèrent d'installer les nouveaux venus.

La vieille bâtisse revivait, bruissant des conversations et des rires de dix-sept résidents.

C'eût été un euphémisme de prétendre que toutes les installations s'étaient passées sans problème ni contestations. L'absence de chauffage dans les cellules et la relative promiscuité de la salle de bains furent les points les plus délicats à résoudre lors de la première réunion que Romain, compte tenu des lieux, nomma : « chapitre ». Le « chapitre », donc, se tint au matin du troisième jour, tous les inscrits étant arrivés. En tant qu'initiateur du projet, Romain prit la parole. Il commença par des paroles de bienvenue et les remerciements aux deux pères qui les accueillaient puis en vint aux questions d'organisation et aux problèmes constatés.

- Mes amis, dit-il, rappelez-vous que nous sommes dans une ancienne abbaye et que les moines vivaient « à la dure », ce qui explique l'absence de chauffage de vos chambres. Rappelez-vous, pour les plus anciens d'entre vous, que c'était courant dans les années cinquante ou soixante pour la population en général. Dans nos chambres non

chauffées, on compensait le froid par de bonnes couvertures ! Quant à la promiscuité, nous proposons : de six heures à sept heures la salle de bains réservée aux seuls hommes. De sept heures à huit, accès aux dames. Le reste du temps, mixité, respect et tolérance.

Nous devons aussi organiser notre emploi du temps.

- Attends, dit Guy. Il n'y a pas moyen d'installer des radiateurs électriques dans les chambres ?
- D'abord, je ne pense pas que l'installation électrique le supporterait. Il y a un électricien parmi nous, n'est-ce pas Rachid ?

Ce dernier, petit homme chauve, visage barré d'une moustache noire, nerveux et blagueur, promit de vérifier l'installation mais se montra sceptique.

- Nous ne sommes pas dans une configuration aux normes actuelles, annonça-t-il. À la cuisine, c'est plus moderne, ça a été refait à neuf, mais à l'étage, c'est assez vieillot !
- Père Eustache ? reprit Romain. Qu'en pensez-vous ?
- Quand j'étais jeune moine, il n'y avait pas d'électricité du tout à l'étage. C'est le Père abbé Joseph, paix à son âme, qui a fait installer un point lumineux et une prise dans chaque cellule en mille-neuf-cent-soixante-huit, si mes souvenirs sont bons.
- Et l'eau chaude et les radiateurs dans la salle d'eau, ajouta Père Luc.
- Bon ! Je crois que ça clôt le sujet, conclut Romain.
- Les heures pour la salle d'eau, c'est embêtant, fit alors Michelle. D'abord, moi, je me fous qu'il y ait des mecs quand j'y suis... En revanche, que fait-on en cas de besoin pressant durant la période dédiée à l'autre sexe ?
- C'est juste, ça, fit alors Fabienne. Il n'y a pas d'autres toilettes ?

Le sujet commençait à susciter quelques discussions, chacun ayant son avis personnel. Romain reprit la parole, haussant légèrement le ton.

- Bon ! On se calme ! Qui est contre la mixité ?
- Inutile de jouer les petits chefs, Romain ! Nous sommes entre personnes bien éduquées, dit Claire après quelques minutes de conversation avec quelques autres dames présentes. Les douches et WC ont des

portes. Je propose d'essayer de laisser libre les temps d'accès ... Si nos amis moines sont d'accord !

Les deux interpellés prirent des airs angéliques.

- À nos âges, dit Eustache d'un ton espiègle, apercevoir les beautés de la création du Très-Haut ne peut que nous rapprocher du paradis auquel nous croyons...
- Et nous essayerons d'éviter à cette belle jeunesse de découvrir trop en avance les ravages que le temps inflige aux créatures de Dieu, ajouta le Père Luc, sur le même ton.
- « Lol ! », fit Claire. Et presque tous, les deux moines y compris, s'esclaffèrent.
- Si tout le monde est d'accord, passons à l'emploi du temps. Il y aura, pour les points pratiques : les courses au supermarché, la préparation des repas, le nettoyage des parties communes, la vaisselle.
- Ensuite, ajouta Christelle, l'approvisionnement en bois de chauffage et les petites réparations. Également, l'aspect culturel. Qu'est-ce que vous proposez pour que cette retraite ne soit pas seulement qu'une période de confinement stérile mais devienne une source d'enrichissement spirituel et intellectuel ?

Le Père Eustache leva timidement la main.

- On vous écoute, mon Père.
- Nous sommes ici deux hommes d'église. Nous disons notre messe quotidienne. Bien sûr chacun est libre, selon ses convictions d'y assister dans notre chapelle.
- C'est à quelle heure ? demanda Charles.
- Actuellement, à cinq heures du matin, répondit le vieux moine, mais on peut s'adapter !
- Que diriez-vous de sept heures trente ?
- Pas de souci.
- Nous sommes aussi à la disposition de chacun pour entendre, qui le souhaite, en confession ou simplement en réflexion...
- Merci, Père Eustache. Autres idées.

- Je propose un atelier d'écriture, dit alors Fabienne. Nous allons avoir un peu de temps. Que celles et ceux qui le souhaitent mettent ce temps à profit pour écrire. Des nouvelles, des poèmes, des chansons... Ce qu'on veut ! Ces textes pourraient être lus et commentés, le soir à la veillée...

- Bien, merci, Fabienne, autre chose ?

- J'ai cru entendre que le Père Luc était brasseur, dit alors Christophe, le menuisier.

- En effet, répondit Romain.

- Pourquoi ne pas tenter de relancer une petite fabrication de bière ?

- Qu'en dites-vous ? Père Luc.

Les larmes aux yeux, le vieux moine acquiesça.

- J'en rêvais, dit-il ! Mais il faut trouver de la matière première, du malt, du houblon, de la levure...

- Nos collègues d'Orval nous en donneront, assura Eustache. Le tout sera d'aller en chercher.

- Comme historienne, dit alors Michelle, j'aimerais profiter de cette période pour faire quelques recherches sur cette abbaye, son passé lointain et plus récent aussi.

- Je suis à votre disposition, Madame, répondit Eustache. J'ai pas mal de documentation...

- Et je pourrai accéder partout dans le monastère ?

Cette question, en apparence innocente sembla un peu gêner les deux ecclésiastiques.

- Oui, oui, finit par répondre Eustache... partout où nous avons accès !

- En effet, vous avez perdu la clef de la petite porte au fond du couloir, n'est-ce pas, Père Eustache ? fit Christelle sur un ton légèrement narquois.

- Oui, oui... C'est ça !

- Mes amis, il est temps de conclure ! annonça Romain. Je trouve génial votre enthousiasme. Je pense que nous allons vivre une période riche en expériences humaines, loin de la vie que nous connaissons !

Ici, nous sommes retirés de ce monde et nous pouvons nous centrer sur les valeurs essentielles. Maintenant, soyons pratiques : il faut s'occuper de l'approvisionnement. Je propose qu'on s'équipe pour le supermarché en masques, gants, vêtements couvrants qui seront mis en quarantaine dès notre retour. Il faut faire les listes de ce qui est nécessaire et trouver trois volontaires.

Christophe, Yasmine, Ghislain et Jérôme se proposèrent. Une procédure stricte pour les sorties et achats fut mise en place et définie sur papier. Tout contact avec des personnes extérieures au groupe serait limité au maximum et les mesures de sécurité appliquées à la lettre. Les achats seraient mis en quarantaine. Les vêtements ainsi que la camionnette désinfectés et lavés après chaque sortie.

En quelques jours s'instaura un mode de fonctionnement harmonieux, une sorte de vie monastique que les lieux et les circonstances inspiraient. Chaque résident prenait sa part de travail et le temps passait, ponctué par les heures de repas, les réunions organisationnelles et les moments de détente. Les soirées étaient consacrées aux activités culturelles. Les membres du groupe d'écriture lisaient leurs textes, suscitant des commentaires, des débats philosophiques... D'autres s'adonnaient à la lecture ou au dessin. Les plus manuels, comme Rachid, Hubert et Christophe préféraient consacrer leur temps libre au travail dans l'atelier en réparant quelques meubles anciens trouvés dans les greniers. Les deux moines et leurs élèves passaient beaucoup de temps dans la brasserie et à la laiterie pour suivre l'évolution de leurs productions.

Christophe et Luc se lièrent rapidement d'amitié. Si bien que souvent, à la veillée, les deux hommes s'isolaient en longues conversations. Le jeune homme buvait littéralement les paroles du vieux moine, fasciné qu'il était par son charisme et sa grande érudition.

Michelle s'était attelée à l'étude d'anciens documents sur l'histoire de l'abbaye que lui avaient confiée les bons pères. Son attention fut attirée par des événements tragiques qui se seraient déroulés durant la seconde guerre. Elle montra ses recherches à Christelle.

- J'ai un peu cuisiné nos deux amis moines, dit-elle. Ils prennent des airs mystérieux quand j'aborde la question. En fait, j'ai découvert que dans les années quarante, les pères ont caché des juifs et des aviateurs

anglais. Il y a dû y avoir des dénonciations, si bien que des policiers « collabos » seraient venus enquêter. Le problème, c'est qu'on ne les a jamais revus... Ni eux ni leur véhicule. Tout cela se passait à la fin de l'occupation. Les alliés sont arrivés et il n'y a pas eu d'enquête ni de suite.

- Raison de plus pour aller voir ce qui se trouve derrière cette porte..., conclut Christelle.

- J'y ai pensé. J'en ai parlé à Christophe. En bon artisan, il pense qu'aucune serrure ne lui résiste et se fait fort d'ouvrir cette fichue porte. On s'y met ce soir... En toute discrétion.

La nuit venue, les deux femmes et leur serrurier se glissèrent silencieusement dans les couloirs obscurs. La mystérieuse porte ne résista pas longtemps aux mains agiles et aux outils de Christophe.

- Voilà, dit-il en poussant l'huis qui s'ouvrit en grinçant.

Les lampes-torches éclairèrent l'escalier étroit d'une descente de cave. Des toiles d'araignées s'accrochaient aux voûtes. Michelle frissonna.

- Sinistre ! On s'attend à voir débouler un fantôme, chuchota-t-elle.

Derrière elles, retentit la voix du père Luc.

- Alors ! Petites curieuses, vous n'avez pas pu résister à ce que je vois ! Heureusement pour vous, je ne suis pas « Barbe bleue » !

- Vous m'aviez bien permis d'enquêter partout, Père, répondit Michelle.

- Partout où j'avais accès... Enfin, puisque vous avez ouvert, allons y voir.

- Parce que vous ignorez totalement ce qui se trouve en bas ?

- Je suis âgé, chère madame, mais je n'ai quand même pas de souvenirs de la seconde guerre. Quand je suis arrivé, jeune novice, en 1964 le vieux père abbé nous a interdit cette porte. Et nous avons obéi, nous !

Brûlants de curiosité, les quatre explorateurs descendirent prudemment les marches humides. Tout en bas, ils accédèrent à un couloir d'où s'ouvraient deux salles. La plus grande avait été aménagée en une sorte de dortoir rudimentaire et salle de vie. L'humidité omniprésente avait rongé le mobilier de fortune. Quelques chaises, une table et des lits, rongés de moisissures, ne tenaient plus que par l'habitude.

- Ce devait être ici qu'ils cachaient leurs protégés dit Luc, très ému.

Christophe qui venait de pénétrer dans l'autre pièce poussa un cri rauque...

- Venez voir !

Couchés côte à côte, deux corps pratiquement momifiés, encore vêtus d'un manteau de cuir, semblaient les regarder de leurs orbites vides. La mâchoire du premier personnage s'était affaissée dans une sorte de hurlement muet qui le rendait encore plus effrayant.

- Je comprends pourquoi cette cave nous a été interdite, dit le moine dans un souffle. Les deux collabos... Ce sont les collabos ! Ils ont été purement et simplement exécutés. Quelle horreur ! Et ils sont restés là ! Sans même une sépulture chrétienne...

- On remonte, dit Christelle... Cette vérité vous appartient, mon Père, personnellement, je crois qu'il vaut mieux refermer cette porte...

- Je le pense aussi. Merci, mes amis. Regagnons nos chambres.

Puis, s'adressant à Christophe.

- Ça va ? Tu n'as pas l'air en forme... Ce doit être cette macabre découverte. Veux-tu que nous en parlions un peu ?

- Merci, mon Père, répondit le garçon. Un petit coup de fatigue, sans doute... Je vais me coucher.

À l'aube du dixième jour, alors que le groupe s'était attablé pour le petit-déjeuner, Fabienne s'étonna de l'absence de Christophe.

- Tu as raison, s'écria Ghislain. Notre ami menuisier est toujours parmi les premiers pour les repas. Personne ne l'a vu ?

Tous et toutes prirent des airs en point d'interrogation.

- Je monte voir dans sa cellule, décida Ghislain, soudain inquiet.

Ses craintes se justifièrent. Comme personne ne répondait lorsqu'il frappa à la porte, le jeune homme se risqua à entrer dans la chambre. Il trouva le menuisier encore au lit.

- Alors mon vieux, on se fait une grasse matinée ? demanda-t-il, faussement jovial car il voyait que Christophe n'allait pas bien. Il avait

les yeux grands ouverts mais de sa bouche ne sortait que le bruit d'une respiration sifflante et oppressée. Le malheureux, incapable de s'exprimer, semblait brûler de fièvre. Face à ce tableau, Ghislain recula d'un pas.

- Je reviens dans un instant, dit-il en quittant la pièce.

Il rejoignit les autres.

- Nous avons un malade, annonça-t-il tristement. Christophe est cloué au lit. J'ai bien peur que le virus soit parmi nous.

- Je vais m'équiper et monter l'examiner, dit Claire.

- Ne prends pas de risques, s'exprimèrent en chœur plusieurs résidents.

- J'ai une formation d'infirmière. Je sais comment me protéger... D'ailleurs, si l'un d'entre nous est positif, il y en aura probablement d'autres...

- Je peux te donner des blouses et des bonnets de coton blanc que nous utilisons dans la laiterie, proposa le Père Eustache.

- Parfait. Je me douche et je les mets avec un masque et un bonnet comme Charlotte.

Après avoir examiné le malade, Claire rejoignit ses amis, la mine grave.

- Je lui ai donné du paracétamol et une boisson chaude. Il a pu me dire quelques mots. Selon lui, hier encore, il était en pleine forme. J'ai bien peur qu'on doive l'hospitaliser mais pour le moment, il ne veut pas en entendre parler.

- De notre côté, il faudrait faire un dépistage pour voir qui est atteint et qui ne l'est pas, dit alors Vincent. Comme biologiste, je sais où me procurer des tests antigéniques rapides. Cela fera un premier tri. Si vous êtes d'accord, j'y vais tout de suite... Je serai revenu ce soir.

- Bien, répondit Romain. Vas-y. En attendant, isolons-nous les uns des autres, autant que possible. Distanciation, masques, repas en cellule et tout le toutim !

Vincent ramena les tests en fin d'après-midi.

- Voilà, annonça-t-il. J'ai pu obtenir un coffret de cent tests. Vous allez venir tous et toutes, un à la fois et je ferai les prélèvements nasopharyngés. Je proclamerai les résultats dès que possible, sans doute

vers vingt-deux heures. Comment va Christophe ?

- Stationnaire, répondit Claire.

En fin de soirée, Vincent passa de cellule en cellule pour annoncer, avec un certain soulagement, qu'aucun d'entre eux n'était positif, à l'exception du test réalisé sur le menuisier.

- Restons encore confinés au moins cinq jours, proposa-t-il, et je referai les tests si personne n'a déclaré la maladie d'ici là...

La proposition, bien que peu attirante fut acceptée et durant les jours qui suivirent, un autre mode de vie s'instaura, sans réunions, sans soirées culturelles ni repas pris en commun. L'état de Christophe restait préoccupant.

Au troisième jour, à l'issue de l'office matinal qu'il venait de prononcer, seul, dans la chapelle, une intense émotion envahit le Père Luc. De manière soudaine, l'arthrose, qui le faisait souffrir depuis des années, semblait s'être envolée. Sa vue, dont une légère cataracte diminuait l'acuité, était redevenue claire et d'une remarquable netteté. Ses doigts, tordus par un rhumatisme déformant, avaient retrouvé souplesse et agilité. Mû par une irrésistible attraction, il monta au jubé et ouvrit le couvercle des orgues. Celles-ci, pourtant muettes depuis près de vingt années, se gonflèrent d'air lorsque la soufflerie redémarra. Alors, sans partition et bien qu'il n'eut plus touché d'instrument depuis bien longtemps, le vieux moine fit résonner la chapelle et toute la vénérable bâtisse de la célèbre « Toccata et fugue en ré mineur » de Bach. Dès la dernière note jouée, il referma délicatement l'instrument, se leva, quitta le jubé et se rendit dans la chambre où était couché le malade. Là, Luc se posta au pied du lit et étendit les bras. Comme Christophe ne réagissait pas, le vieux prêtre vint s'agenouiller à côté du lit. Il posa les mains sur le visage fiévreux, sans bouger, durant de longues minutes puis, se relevant avec difficulté, il quitta la pièce. Toutes ses douleurs étaient réapparues, ses doigts avaient à nouveau perdu leur mobilité, une fatigue intense venait de s'abattre sur lui. Il gagna sa propre cellule, prit son chapelet, s'allongea tout habillé et ferma les yeux.

Pour ne plus les rouvrir.

Jamais.

Le Père Eustache, qui se trouvait durant ces moments dans la brasserie, avait été surpris d'entendre cette toccata si magistralement interprétée.

- Serait-ce Christelle qui aurait fait fonctionner son haut-parleur comme lors de sa première messe ? se demanda-t-il. Non ! Une telle puissance, ce n'est pas possible. Et pourtant, nos orgues, que je sache, ne fonctionnent plus...

Déposant ses outils de brasseur, il s'essuya les mains et se hâta vers l'église qu'il trouva vide. Montant au jubé, il constata que l'orgue, silencieux, était couvert de la poussière accumulée au cours des ans. Perplexe, il ajusta son masque et se rendit dans la cuisine où il rencontra Romain, seul, en train de préparer des déjeuners.

- Tu as entendu de l'orgue ce matin ?

- De l'orgue ? Non ! J'ai allumé la radio, mais il n'y avait pas ce genre de musique.

- Pourtant, je suis sûr que...

- Vous avez rêvé, mon Père.

- Et Luc ? Tu l'as vu ?

- Non ! Pas ce matin.

Le moine monta vers les cellules. Dans le couloir, il tomba nez à nez avec Christophe.

- Mais, mon fils, lui dit-il, ce n'est pas prudent de vous lever ainsi...

- Pourquoi ? répondit le menuisier, il y a un problème ?

- Comment cela, vous n'êtes plus malade ?

- Moi ? Mais je vais très bien !

- Vous avez entendu les orgues de la chapelle, ce matin...

- Oh oui, je crois que c'est ce qui m'a réveillé. C'était... magnifique.

- Et le Père Luc ? Vous l'avez vu ?

- Ah non ! Je n'ai encore vu personne aujourd'hui...

Eustache alla jusqu'à la cellule de son vieil ami. Le Père Luc y reposait, immobile. Sur son visage détendu se dessinait un léger sourire.

Était-ce parce qu'il avait fait don de ses derniers souffles à Christophe

qu'il avait cessé de respirer ?

Entendant les allées et venues dans les couloirs, tous les résidents sortirent de leur chambre et apprirent la double nouvelle : la guérison de Christophe et le décès du Père Luc. Tour à tour, ils défilèrent devant le corps du défunt. Et ils ne semblaient même pas s'étonner de voir Christophe, agenouillé à côté du lit, qui murmurait doucement les paroles d'un cantique.

Eustache demanda que tous le rejoignent dans son église.

Ses amis étant réunis, il prit la parole.

- Mes enfants, je ne sais si la science pourrait expliquer ce qu'il vient de se produire. Dieu a rappelé à lui son fidèle serviteur et dans le même instant, sans que nous ne puissions l'expliquer, notre cher Christophe a été guéri. Ceux qui croient aux interventions divines y verront un miracle. D'autres chercheront des explications médicales. Personnellement, je considère que si le Très-Haut y était pour quelque chose, il n'aurait pas à en être fier ! Pourquoi prendre une vie pour une autre ? Pourquoi en guérir un et en laisser périr tant d'autres ? Pourquoi laisser ce virus causer tant de ravages ? Non, mes enfants, je ne crois pas à ce genre de miracle. Ma foi, c'est en vous que je la puise, dans vos actes d'amour et de générosité. La Transcendance n'a que faire de nous tous individuellement. Elle nous laisse libres de nos actes et de nos pensées. Ce que nous, croyants, chrétiens, musulmans ou juifs, appelons « Dieu » est à l'origine de tout ce qui existe. Il n'a pas eu de commencement et n'aura pas de fin. Mais tout se transformera, depuis l'atome originel et la formation de l'univers jusqu'à sa disparition puis à son renouveau. Vous pouvez me traiter d'hérétique. Mes convictions sont le fruit d'une vie de prières, d'études et de réflexions. Ici, sur la terre, les hommes ont inventé la philosophie. Et d'elle naquit la parole de Dieu que l'on trouve dans les livres sacrés. Dans la Torah, dans le Coran, dans la Bible et les Évangiles. Que ces textes nous inspirent et que l'amour nous guide.

Après ce sermon poignant, Romain invita l'assemblée à se retirer. Lui-même, assisté par le Père Eustache prirent contact avec un médecin pour venir constater le décès. Il appela également une entreprise de pompes funèbres. Le Père informa ses collègues d'Orval de la triste

nouvelle.

Le cercueil du Père Luc fut déposé sur le sol, devant l'autel, dans la chapelle. L'abbaye disposant d'un petit cimetière où reposaient la plupart des moines disparus, la commune accorda l'autorisation d'y inhumer le vieux moine. Une cérémonie à laquelle furent conviés les Pères du monastère d'Orval, devait avoir lieu quelques jours plus tard, lorsque le déconfinement pourrait s'opérer au sein de la petite communauté de Froidmont.

Dès le lendemain de sa guérison inexplicquée, le comportement de Christophe s'était modifié. Le fort gaillard à la gouaille facile, à la dégaine un peu lourde s'était mué en une sorte de « gentleman rustique ». Loin d'être pédant ou précieux, son langage s'était affiné. Ses gestes s'étaient adoucis. Il passait beaucoup de temps, seul, dans la chapelle où il veillait à remplacer les cierges et à renouveler les fleurs autour du cercueil de Luc et sur l'autel. Il avait également amené tous ses outils de menuisier dans le jubé où il passait tout son temps libre à travailler sur le buffet d'orgue. Le Père Eustache, qui passait également de nombreuses heures en prière près du cercueil de son ami, s'inquiétait d'ailleurs de la soudaine frénésie que Christophe déployait sur l'instrument. Il le rejoignit au jubé et le trouva en plein travail. L'orgue était en partie démonté. De nombreuses pièces, soigneusement disposées sur le sol avaient été nettoyées. A ce moment précis, toute l'attention du menuisier portait sur l'admission de l'air, sa régulation et la soufflerie.

- J'ignorais que tu avais des connaissances de facteur d'orgue... Quand il était jeune, je me souviens que Luc avait su travailler sur ces instruments...

- À vrai dire, j'ignore ce qui m'a poussé à entamer ce travail... Mais maintenant que je m'y suis mis, tout semble couler de source. Je me suis promis de réparer cet orgue pour accompagner Luc dans sa dernière demeure. Tu vois, ajouta-t-il, l'air mis sous pression, on dit « le vent » en termes de facture d'orgue, est dirigé vers un réservoir à soufflet. Ce soufflet doit créer une pression du vent constante. Il y a des fuites. Au vu de l'ancienneté... je dois colmater les fissures.

- Bien, bien, répondit Eustache, impressionné...

Au sein du groupe, la vie reprenait son cours normal. Les mesures de sécurité furent encore renforcées pour les rares sorties et les achats au supermarché. En revanche, les repas et les soirées reprurent comme auparavant. Le menuisier avait demandé l'assistance d'Hubert dont il connaissait les talents d'ébéniste et de restaurateur de meubles anciens. Les deux hommes travaillaient jusqu'à des heures tardives à la remise en état de l'orgue. Ainsi, au petit matin du jour convenu pour les obsèques du Père Luc, une musique céleste se fit entendre, réveillant toute la maisonnée. Cette fois, sans discussion possible, c'était bien l'instrument de l'abbaye qui résonnait et chacun l'entendit.

Déjà prêt, selon ses habitudes matinales, Eustache se rendit à l'église, porté par ce son mélodieux. Dans le jubé bien éclairé, il trouva Christophe, assis devant la console, qui faisait chanter l'orgue.

Sentant la présence du prêtre derrière lui, le musicien interrompit son jeu et se tourna vers le Père Eustache.

- Mais tu es aussi organiste ?

- J'ai appris le piano à l'académie quand j'étais plus jeune. C'est incroyable, je le sais, mais l'orgue, ça m'est venu ainsi... Me laisseriez-vous accompagner la messe en l'honneur de Luc, tout à l'heure ?

Le vieux moine, très ému, ne put que balbutier :

- Mais, mon fils, c'est le plus bel hommage que nous puissions rendre à Luc. Comme il aurait été heureux de retrouver sa chapelle toute illuminée, être entouré de ses collègues en prières au son de son orgue. Et ce bonheur, j'ai la conviction intime qu'il le vivra. A travers toi...

Après une émouvante cérémonie d'enterrement du Père Luc, l'ambiance redevint sereine et agréable. Le travail ne manquait pas et les journées passaient rapidement. Les nouvelles provenant du monde extérieur étaient plus rassurantes. En Belgique, les observations chiffrées de l'épidémie annonçaient une diminution significative des nouvelles contaminations et par conséquent, des hospitalisations et des décès. Un vaccin était annoncé pour la fin de l'année. Plusieurs membres du groupe, les plus jeunes, décidèrent de réintégrer leur vie en société. La plupart pour des raisons professionnelles et quelques autres parce qu'ils

voulaient retrouver des proches. Seules neuf personnes choisirent de rester à l'abbaye.

- Cette vie de moine me convient très bien, dit Romain...

Christelle, de son côté, se voyait mal retourner à son ancienne vie de stress et de solitude. La présence rassurante de Romain à ses côtés lui était devenue naturelle et même nécessaire.

- Je ne suis pas amoureuse de lui, se disait-elle. Il pourrait être mon père. Et pourtant, je me sens si proche. Il viendrait me retrouver dans ma cellule, ce grand dadais, que ça ne me dérangerait pas ! D'ailleurs, il mériterait que je réponde aux avances d'Hubert...

Et Romain, en lui-même :

- J'aurais dix ans de moins. Juste dix ans. Je prendrais Christelle dans mes bras. Je ne la lâcherais plus ! Mais un vieux chnoque comme moi, ça se contente d'être gentil, d'aider. Ça ne touche pas !

Tout en Christophe avait changé depuis sa maladie et le décès de Luc. Outre ce langage plus raffiné qu'il avait adopté, il semblait avoir gagné en profondeur et en érudition. Ses gestes semblaient plus mesurés, sa voix plus grave. Il avait en revanche conservé sa bonne humeur, son ardeur au travail et son humour.

C'est toujours Christophe, pensait Hubert, mais on a l'impression qu'il a, en plus, absorbé l'âme du Père Luc...

Il n'était d'ailleurs pas le seul à avoir remarqué cette métamorphose chez leur ami.

Hubert, lui, bien qu'il consacraît de longues journées à restaurer de vénérables meubles conventuels à l'atelier, se sentait quelque peu en manque de sexe... Ses tentatives de séduction vis à vis de Christelle ne lui laissaient que peu d'espoir. Par principe, il ne voulait pas s'approcher des femmes mariées... Ne restaient que Mylène et Claire... Discrètes sur leurs sentiments, les deux sœurs communiquaient avec tout le monde, lui compris et s'étaient parfaitement intégrées au petit groupe. Elles n'éprouaient aucune gêne lorsqu'elles croisaient d'autres pensionnaires dans la salle de bains, qu'elles fussent habillées ou pas. Le souci, c'est qu'elles semblaient inséparables travaillant ou se distrayant toujours

ensemble. De plus, elles dormaient dans la même cellule. À tel point que Hubert en venait à soupçonner le couple de relations incestueuses. Il s'en ouvrit à Christophe, son ami et confrère.

- Que penses-tu de Mylène et de Claire ? glissa-t-il alors qu'ils embouteillaient la bière à la brasserie.

- Deux charmantes filles. Que veux-tu que j'en pense ?

- C'est normal qu'elles soient toujours collées l'une à l'autre ?

- Collées ? Ce sont deux filles seules dans une communauté... Elles se protègent.

- Elles ne seraient pas lesbiennes ?

- Mais je n'en sais rien ! Demande-leur !

- C'est délicat ! Tu ne leur parlerais pas ? Toi qui es...

- Qui suis quoi ? Que veux-tu que je leur dise ?

- Écoute ! Je vais être franc. Depuis la mort de Luc, ta guérison miraculeuse, on a tous l'impression que tu as intégré une partie de la personnalité de ce vieux moine.

- Ah bon ! fit Christophe, sincèrement étonné.

- Désolé si je te choque. Alors, moi, je n'ai pas fait vœu de chasteté et je ne suis pas moine...

- Mais moi non plus !

- Laisse-moi continuer. Je ressens quelque chose pour Mylène...

- Mais, dis-le-lui !

- Non ! Je n'ose pas !

- Allons ! Un grand gaillard comme toi... Bon ! J'ai compris ! Le « Père Christophe », puisque tu me vois ainsi, va sonder le terrain ! Mais ne viens pas pleurer dans mon gilet, ou ma soutane si tu préfères, si c'est moi qui décroche le lot !

Le soir, après que le repas eut été pris et la vaisselle rangée, Christophe s'approcha du Père Eustache et lui demanda s'il pouvait lui parler, seul à seul.

- Veux-tu que je t'entende en confession, mon fils ? lui dit-il.

- Non, Père Eustache. Il ne s'agit pas de cela.

Christophe parla alors de sa vie et de ses ressentis depuis le décès de Luc.

- Que m'arrive-t-il ? Je reconnais avoir changé. Je n'avais jamais réparé d'orgue et ne savais en jouer. Dans ma tête, des pensées nouvelles pour moi, étrangères je dirais, sont venues s'ajouter à mes vieilles certitudes. J'étais un homme solide, agnostique, rationaliste, libre-exaministe, ne croyant qu'en l'homme, la science et la démocratie. Aujourd'hui, je doute de tout et mon ami me traite comme si j'étais devenu moine...

Le vieux Père Eustache prit alors les deux grandes mains calleuses de son interlocuteur entre les siennes et s'approcha de lui.

- Vois-tu, mon fils, l'homme de foi que je suis aimerait pouvoir te dire qu'un miracle t'a amené ici devant moi. Te dire que Luc a soufflé en toi le peu de vie qui lui restait pour que tu guérisses. Et qu'enfin, cette vie, sa vie qu'il t'a donnée, s'est mêlée à la tienne et qu'il continue de vivre, lui, en toi. Et tout cela, par la grâce d'une intervention divine.

- J'avoue avoir pensé à cela, mon Père.

- Et bien, détrompe-toi ! Dieu n'a que faire, ni du Père Luc, ni de toi ni de chacun d'entre nous. Que la grande bonté de Luc, son charisme t'aient influencé. Que dans ton état de fièvre, tu aies perçu les gestes d'amour qu'il a eus à ton égard, et que ce réconfort t'ait donné la force, soudainement, de vaincre la maladie : c'est possible. Et que l'ambiance propre à ces lieux, chargés de notre histoire, ainsi que l'enseignement que le brave Père Luc dispensait par tous ses actes et sans relâche, t'aient poussé à l'imiter : tout cela, ce sont des faits rationnels. Tu sais, cette vie éternelle à laquelle j'affirme croire à chaque fois que je récite mon credo, pour moi, elle n'a rien d'individuel. Chacun de nous survivra par les parcelles de souvenirs qu'il laissera dans la mémoire de son entourage. Le paradis, ce sera quand, à l'issue d'une vie d'amour et de dévouement, nous serons regrettés et que nous aurons influencé positivement nos suivants... L'enfer, c'est pour les médiocres, les égoïstes, les parasites. Celles et ceux que personne ne regrettera et qui ne laisseront que de mauvais souvenirs vite oubliés. Voilà ce que je devais te dire. Prends en toi tout ce que Luc t'a appris, mais tout en conservant ta propre personnalité.

Viens avec moi, maintenant.

Eustache se dirigea vers la cellule de son ami décédé. Il y ouvrit l'armoire et en tira quelques livres.

- Prends ces ouvrages. Ce sont ceux que Luc consultait régulièrement. Ils sont annotés de sa main. Et ce carnet contient ses recettes de bières, de fromages, des pensées aussi et quelques textes philosophiques sur lesquels il méditait. Lis en quelques passages de temps en temps. Alors, il vivra en toi. Mais seulement par ta volonté personnelle, sans entrave à ta liberté, sans intervention, de qui que ce soit, fût-ce de Dieu !

Avant de prendre les livres, Christophe serra Eustache entre ses bras puissants.

- Merci, merci, Père Eustache, personne ne m'avait jamais parlé ainsi. Merci de m'avoir rassuré. Je retrouve ma liberté de pensée.

Rasséréné, Christophe quitta l'étage pour reprendre son ouvrage à l'atelier. Croisant Mylène en chemin, il se rappela la demande de son ami Hubert.

- Mylène, tu as une minute ?

- Oui ! Bien sûr !

- Écoute-moi. Je voulais te parler...

- Oui ?

- Non, rien, laisse tomber.

- Mais vas-y ! Dis ce que tu as sur le cœur.

- Il... Il ne vous manque rien, à ta sœur et à toi ?

- Que veux-tu dire par là ?

- Je ne sais pas, moi ! Deux jeunes femmes, seules...

Mylène sourit.

- Tu me dragues ?

- Non ! Pas moi !

- Ah bon ? Je ne te plais pas ?

- Bon ! La vérité : c'est Hubert ! Il me charge de te dire qu'il ...

- Qu'il voudrait coucher avec moi...

- Non ! Enfin oui, mais c'est sûrement plus profond comme sentiment.

- Et toi ? Tu deviens moine ?

- Mais pas du tout

- Tu diras à ton ami Hubert que s'il veut me parler, il sait où me trouver.

Je reconnais qu'une petite nuit un peu érotique ne serait pas sans me déplaire... Mais je pense qu'il aurait plus de chances avec Claire...

- D'accord. Et toi, alors ?

Mylène leva les yeux au ciel.

- Moi, je serai seule dans ma cellule ce soir... Comprenez qui voudra ! ajouta-t-elle, malicieuse.

Après cette période de tension extrême, les derniers habitants de la petite communauté retrouvèrent leur vie paisible. La nuit, le Père Eustache entendait, de sa chambre, quelques va-et-vient dans les couloirs, des portes qui grinçaient et quelques bruits...

Il sourit !

Qu'est-ce que je les aime, ces braves gens...

Personnages :

Romain (68 ans, retraité, bon vivant, naturiste et ami de Christelle)

Christelle (32 ans, professeure de mathématiques)

Père Eustache (76 ans, moine bénédictin)

Père Luc (77 ans, moine bénédictin)

Vincent (33 ans, célibataire, biologiste, bio-informaticien)

Jérôme (42 ans, marié à Ghislain, agent immobilier)

Ghislain (45 ans, marié à Jérôme, agent immobilier)

Charles (65 ans, professeur de chimie à la retraite)

Michelle (59 ans, professeur d'histoire et chercheuse à l'Université)

Rachid (50 ans, marié à Yasmina, électricien)

Yasmina (29 ans, mariée à Rachid)

Christophe (43 ans, célibataire, menuisier, ami de Hubert)

Hubert (46 ans, célibataire, brocanteur, ébéniste, ami de Christophe)

Claire (31 ans, célibataire, infirmière, sœur de Mylène)

Mylène (33 ans, célibataire, physicienne, sœur de Claire)

Fabienne (35 ans) mariée à Guy, fonctionnaire européenne

Guy (36 ans) marié à Fabienne, fonctionnaire européen

N.B. : En gras : les personnages les plus importants, en italique : les « figurants ».



Triptyque

I.

La tempête avait soufflé comme jamais. Plusieurs tuiles s'étaient détachées, côté nord, et avaient fait des pirouettes dans les airs avant de se fracasser au sol.

Le jour d'après, j'avais appelé le couvreur qui ne tarda pas à répondre. C'est son fils qui était venu ; il était devenu homme depuis la dernière fois que je l'avais vu : grand, élancé, souriant, plein d'assurance, déjà, alors qu'il débutait dans le métier. Son père était sur un autre chantier, ils auraient du travail pour plusieurs semaines, à réparer les dégâts de la tempête.

Le fils était monté sur le faîte du toit, les coups sonnaient, il soignait notre maison de ses maladies de vieillesse.

Je lui préparais un café pour la pause quand je l'entendis m'appeler. Aussitôt, je sortis de la maison. Il était là, debout en équilibre sur la pente, le regard tourné vers la mer. Il me montra la pinède. Plus d'horizon. Je ne voyais rien que des fumées épaisses, rubans blancs et noirs qui montaient vers le ciel. La pinède brûlait, et les feux étaient poussés par le vent vers la maison.

« L'eau, vite ! » Je me précipitai vers la grange, en sortis un large tuyau qu'il saisit avec force. Il me fallait encore ouvrir le robinet, laisser l'eau gonfler le tuyau, puis gicler sur le sol, peut-être nous sauver.

Il fit le tour de la maison, l'aspergea comme il put d'une eau vite bue par la terre desséchée.

Et puis, l'eau manqua.

Nous n'avions plus rien à faire que nous réfugier dans la maison et attendre. Installés dans le salon, chacun dans un fauteuil, nous n'entendions que notre souffle coupé par l'effort. Il nous restait à patienter. Nous nous sommes regardés. Il avait les yeux de son père. Je lui dis. Il sourit. Nous pouvions habiter ces moments d'attente.

Je ne vous raconterai pas aujourd'hui comment nous nous en sommes sortis, ce sera pour votre prochaine visite, sans doute. Mais il est clair que ce décor de fin du monde a été la source d'une grande amitié.

II.

Vous arrivez tôt aujourd'hui. Ce n'est pas plus mal.

Nous étions donc cloîtrés dans la maison. C'était bizarre. L'île brûlait, et nous étions immobiles, face à face, impuissants. Mon cœur battait la chamade. Je décidai de fermer les yeux et de respirer profondément, pour imposer le calme.

Une force envahit toute la pièce. Ce qu'il me dit ce jour-là était aussi noir que le ciel.

Je vais vous reproduire ses paroles. Peut-être n'étaient-ce pas tout à fait ces mots-là, mais vous rentrerez ainsi plus facilement dans ma peau, moi qui l'écoutais avec l'amour d'une mère.

« Nous allons sans doute mourir ensemble, ce jour ou peut-être demain. Vous vous en étonnerez, je m'inquiète pour vous. Moi, je n'ai pas peur de mourir. Je désire quitter cette terre depuis le jour que je suis né. Vous riez sans doute et pourtant, chaque cellule de mon corps sait ma souffrance originelle.

Je voudrais vous partager quelque chose de moi que je n'ai jamais dite.

J'ai été un grand roi. Mon peuple me vénérât. Je suis mort avec tous les honneurs, mes sujets ont continué à me célébrer après ma mort.

Mon royaume a été détruit, personne aujourd'hui ne sait comment. Toujours est-il que plus aucun n'a pu me retenir plus longtemps par ses pensées.

Et voilà que j'ai été propulsé dans ce pays coupé du monde, pire encore, dans une famille insignifiante dont la seule ambition est de s'élever sur les toits des autres pour les réparer, les yeux cloués sur les tuiles. Quelle misère !

J'ai pourtant fait l'effort de les aimer, mon père, ma mère, mes frères. Mais ils sont sans consistance.

Très vite, je me suis découvert des tares que j'avais héritées d'eux. Moi-même, je ne pourrais m'élever comme je le désirais pour m'extraire de cette famille et de cette île.

J'étais comme en prison. Je comprenais, mais je ne réussissais rien. Je me cognais contre une vitre que les autres ne voyaient pas. J'étais condamné. Pire encore : la vitre était tellement épaisse que l'on me fuyait ou qu'on m'oubliait.

Je n'avais désormais plus d'importance, quand je venais d'un monde où tous s'inclinaient à mon passage.

Perdu dans l'incompréhension et la solitude, j'en suis arrivé au constat que ma famille était le seul filet qui me tirait hors de l'eau. Je leur devais de la reconnaissance, mais au fond de moi, je les méprisais.

J'avais décidé d'en finir. Mercredi prochain, la veille de mon anniversaire, je comptais me jeter de la falaise Miwaré. »

Je ne connaissais même pas le prénom de celui avec qui je mourrais peut-être. Je le lui demandai. Il s'appelait Matthias. Je lui livrai mon prénom, que peu connaissaient, sur l'île.

« À mon tour, Matthias. Je vais te raconter l'épisode de ma vie qui a le plus compté, je pense. Il semble anodin, et pourtant, il n'y a pas un jour que je ne m'y replonge. Je ne sais pas pourquoi.

J'avais quinze ans. Chaque samedi, je gardais les moutons de ma tante. Elle allait au marché vendre ses produits. Pour ma peine, elle me ramenait quelques sous que je m'empressais de dépenser le soir-même.

Ce jour-là, j'étais dans les collines de l'Est. Une brebis s'était mise à bêler à tue-tête. Je me suis approchée, et j'ai vite compris qu'elle avait perdu son petit. Je l'ai cherché. Elle me suivait. Nous avons cherché toutes les deux.

Bientôt, nous avons entendu un frêle appel qui a guidé nos pas vers la chânaie. Les glands tapissaient le sentier et faisaient remonter le tanin de la terre.

Enfin, nous avons trouvé l'agneau. Il était coincé au fond d'une crevasse. Je m'y suis glissée, les parois étaient rapprochées, je pouvais m'y appuyer et freiner la descente. Arrivée au fond, j'ai manqué de tomber. Les pierres étaient recouvertes d'une terre glaise amenée par un filet d'eau. L'agneau tremblait sur ses pattes. J'ai pu le hisser sur mes épaules sans grande difficulté. Le plus dur m'attendait. Il me fallait remonter, c'était compliqué de le maintenir sur mon dos et de remonter, en m'aidant de mes mains, de mes pieds. C'est là que la brebis s'est mise à bêler, différemment. J'ai compris qu'elle m'encourageait.

L'effort était considérable. Je ne suis pas une battante. Dans n'importe quelle autre situation, j'aurais abandonné. Mais je ne le pouvais pas. La brebis était là. Je lui devais de remonter son agneau. Je me suis écorché les mains, j'ai déchiré mes habits, mais j'y suis parvenue.

Arrivée tout en haut de la crevasse, je n'ai plus pu retenir l'agneau qui a bondi vers sa mère. Pendant qu'il tétait, la brebis me regardait. Elle ne me remerciait pas. Elle m'accordait son pardon. Je l'ai reçu, sans comprendre. »

III.

Vous voilà déjà ! Avez-vous mis le verrou ? De nos jours, on n'est plus tranquilles, on prend sans rien demander. Bien, installez-vous comme vous pouvez, je continue l'histoire.

Après une nuit agitée, ébréchée de réveils inquiets tournés vers la pinède, nous avons parlé, encore. L'atmosphère était lourde, le silence grondait. Briser ce silence amenait une douceur anachronique.

Nous allions mourir. Était-ce grave ? Je sentais un appétit de vivre chacune des parcelles de temps qu'il me restait.

Je lui dis : « Emmène-moi sur le toit. »

Il me regarda, surpris. Il prit un temps pour lui puis se leva, saisit ma main.

À l'étage, une fenêtre de toit encadrait sur le ciel rougi par feu de la terre. Il l'ouvrit, m'offrit ses épaules et je pus me hisser sans peine à l'extérieur. Il me suivit d'un saut puis me guida jusqu'au faîte du toit.

Le feu était là, à quelques centaines de mètres. Nous en distinguions nettement les crépitements; la fumée prenait à la gorge. Des flammes dansaient avec le vent. Des débris de brindilles tourbillonnaient dans le ciel.

C'était beau.

Nous nous sentions tellement petits face à l'incendie, nous ne pouvions que l'admirer.

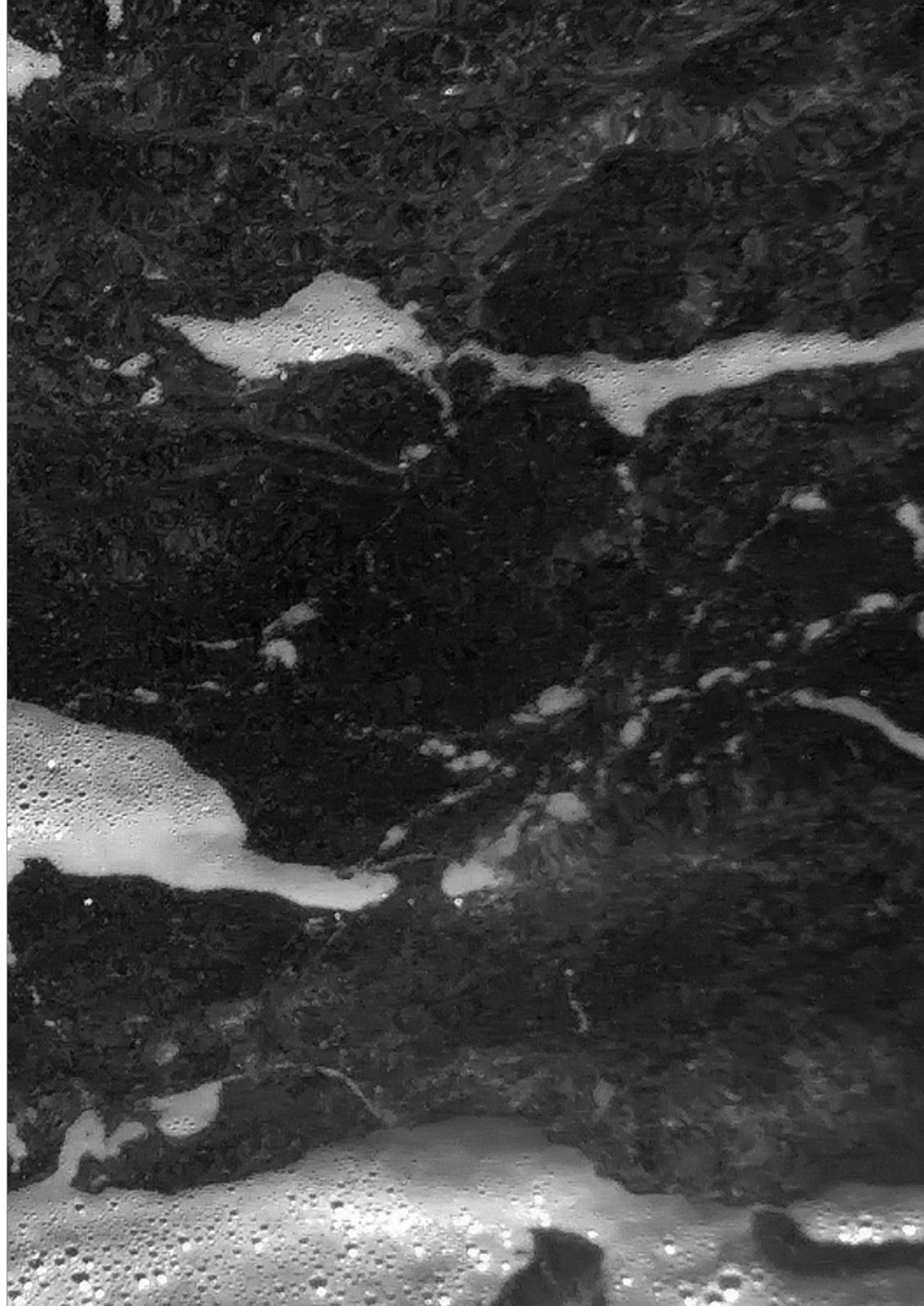
De cette connivence entre nous deux tournés tout entiers vers la puissance du feu est née une douceur qui ne devait rien à personne. Nous rendions hommage aux éléments, jusque dans leur force destructrice. Nous rendions hommage au vivant, jusque dans ses fragilités, jusque dans nos failles. Une énergie de vie a réuni nos âmes. Quelque chose de lumineux, de puissant et de simple. Aussi fort que le prénom donné au bébé qui naît.

Nous avons su, ensemble, que le feu ne nous atteindrait pas. Nous avons su que nous devions nous rencontrer, ce jour-là, et que cette rencontre nous amènerait plus loin, l'un et l'autre. Lui dans la réconciliation avec sa vie et sa famille. Moi, dans le travail qui m'occupe maintenant, dans l'écoute de l'autre. Ensemble, nous avons trouvé la force immense d'honorer le vivant.

Nous sommes restés amis. Il a poursuivi son travail avec, désormais, la joie au cœur. Depuis ce jour, j'ai écouté comme jamais. J'ai compris. Je me suis installée dans cette humilité de mes quinze ans, qui demande pardon sans savoir pourquoi, et sans, normalement, le dire à qui j'écoute.

Matthias me rend visite, parfois.

À présent, vous comprenez. Vous n'avez désormais plus rien à puiser chez moi. Je vous souhaite une bonne route. C'est moi qui vous remercie.



Que se passe-t-il ?

Nougaro chante : « Que se passe-t-il ? J'n'y comprends rien. Y avait une ville et y a plus rien. Où sont-ils passés ? ».¹ L'école, oui, mon école a disparu à tout jamais. J'étais tellement attachée à mes professeurs, ceux qui, malgré mes failles et mes fragilités, ont réussi à me faire grandir, à me découvrir à moi-même. Et aussi découvrir les autres, lesquels, recouverts de leur paletot à carreaux, aux poignets élimés, ne laissent rien deviner, ni du présent, ni du passé... ni du futur. Bien sûr, il y a largement de la place sur la Terre, mais les humains ne sont-ils pas devenus le cancer de la planète ? De notre force, de notre envahissement vient la fragilité des êtres.

C'était la RTBF, 3e programme, transmission stéréophonique.



¹ Claude Nougaro, « Il y avait une ville »

Mais qui sont-elles? Et qui est-il?

Jean Paul Brohée

À soixante ans passés, Jean Paul découvre le plaisir de l'écriture. Plaisir de la création, de donner libre cours à l'imagination. Volonté, aussi, de voir évoluer des personnages dans le modèle de société auquel il souscrit.

Ses récits combinent des lieux, des personnes et des événements vécus, avec d'autres issus de son imagination.

Avec pour but que ses lecteur·trice·s prennent plaisir à vagabonder dans son univers.

Luz Chavez

Luz est née dans son Altiplano des Andes, entourée de montagnes, noyée dans une naïveté, voire une ignorance sans limite, catapultée vers l'Europe sans repère ni objectif. Elle écrit pour ne pas sombrer, dans le souvenir d'une vie maltraitée, dépouillée et surtout abandonnée.

Isabelle De Vriendt

Isabelle aime semer la joie dans la grisaille du jour, cheminer sans connaître sa destination, prendre le temps et donner, prendre le temps de donner. Écrire, pour elle, c'est se relier à soi et au monde, c'est chercher des rythmes, des sons, des voix qui s'ajustent. Ces écrits prennent naissance, avec tant d'autres, et se glissent dans le réservoir des textes né il y a 5000 ans.

Rachel Fine

Rachel est une sage femme (quoique!!!) qui se donne naissance avec une plume... Plume douce, plume enragée, plume choc, plume carnaval, plume lucide, plume fragile, plume contemplative, plume d'humour ou d'amour, plume qui tente d'osciller entre les anges déchus et les anges déçus.

L'itinéraire des Maux envolés

Tous les espaces physiques qui ont accueilli le Collectif des Maux envolés se situent à Auderghem. Framatalk a été un lieu de rencontre passager, pour le collectif qui a préféré se réunir en chair et en os, quand cela était permis. Révéler ici ces espaces est une manière de les remercier et de les rendre (encore) plus visibles.

La Houlette

cpasauderghem.be

La Houlette accueille les publics en semaine pour y prendre un repas en toute convivialité. C'est également un lieu d'activités sociales et culturelles, par la présence d'initiatives associatives.

Framatalk – en ligne

www.framatalk.org

Derrière un service comme *Framatalk*, il y a une proposition politique : explorer une alternative au capitalisme de surveillance en expérimentant la société de contribution et l'autonomie numérique. Framatalk est l'une des déclinaisons alternatives des services en ligne proposées par Framasoft, porteur d'une éthique forte, dans un objectif de décentralisation.

La Maison des Jeunes d'Auderghem (MJA)

www.leparallele.be/mja

La Maison des Jeunes d'Auderghem est un lieu ouvert à tous les jeunes de 12 à 26 ans. Différentes activités et stages sont proposés et co-construits par les jeunes, encadrés par une équipe d'animateur·trice·s. La Maison des Jeunes accueille également un Espace Public Numérique (EPN) où se donnent des initiations à l'informatique intergénérationnelles.

Le Pavillon

www.leparallele.be/le-pavillon

Le Pavillon est le nom de la maison de quartier d'Auderghem. C'est un lieu ouvert à tous et toutes ! Accueillir, apprendre, se rencontrer, partager sont au cœur du projet du Pavillon, au travers d'activités pour les enfants de 6 à 12 ans et les adultes.

Pour les adultes, l'asbl propose des cours d'alphabétisation, de français langue étrangère, de calcul, de couture, et aussi des ateliers et des sorties culturelles essentiellement pour les apprenant.e.s. Un accueil et une permanence sociale sont également proposés. Pour les enfants, le Pavillon organise des ateliers récréatifs les mercredis, des stages de vacances, et du soutien scolaire.

Radio Air Libre – Forest

www.radioairlibre.net – 87.7 Mhz en Région de Bruxelles-Capitale

Radio Air Libre est une radiosocioculturelle reconnue par la Fédération Wallonie-Bruxelles. Sans sponsor et sans publicité, elle est gérée collectivement par ses membres, animatrices et animateurs. Radio Air Libre existe pour celles et ceux qui trouvent trop souvent porte close dans les médias traditionnels. Pour conserver sa totale liberté d'expression, Radio Air Libre est complètement indépendante de tout groupe politique ou commercial. Depuis sa création en 1980, des centaines de personnes ont assuré l'existence de la radio. Elle y est vue comme un dialogue et non comme un rinçage d'oreilles...

Le Rouge-Cloître

www.rouge-cloitre.be

Le site de Rouge-Cloître accueille actuellement de nombreuses infrastructures - spécialisées chacune dans un domaine particulier - accessibles aux petits comme aux grands.

Outre les expositions du Centre d'Art, il est possible de profiter des activités du Théâtre de la Parole et les enfants auront l'occasion de jouer dans la plus grande plaine de jeux bruxelloise. L'ASBL Cheval et Forêt propose également de nombreuses activités. On trouve également au Rouge-Cloître le Jardin botanique Jean Massart et sa collection de 2000 espèces végétales. Enfin, le Centre d'Art de Rouge-Cloître propose de visiter les ateliers d'artistes présents sur le site. Du Rouge-Cloître partent deux promenades dans la Forêt de Soignes.



Le Collectif des Maux envolés, le Parallèle et ScriptaLinea remercient

Plusieurs personnes, responsables d'associations, d'espaces culturels ont ouvert leurs portes pour héberger le Collectif des Maux envolés. Pour réaliser ce recueil de textes, le collectif a ainsi investi, à Auderghem, la salle de La Houlette, la Maison des Jeunes, le Pavillon et le Rouge-Cloître. Il a aussi investi le studio de Radio Air Libre, à Forest. Il a fait un détour en ligne sur Framataalk. Merci.

Merci à nos compagnes et compagnons de route.

Merci aussi à tous ceux et à toutes celles qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de ce recueil. Le Collectif des Maux envolés, le Parallèle et l'aisbl ScriptaLinea leur sont très reconnaissants pour leur appui, leur confiance et leur enthousiasme.

L'aisbl ScriptaLinea adresse également ses vifs remerciements à Nathalie Jonckheere pour la relecture de l'ensemble des textes, ainsi qu'à Didier van Pottelsberghe pour le graphisme du recueil.

Merci enfin, pour leur confiance et leur soutien, au Service de la Cohésion sociale de la Commission communautaire française qui, grâce à son subside, a permis la réalisation de ce projet, au Service Cohésion sociale de la Commune d'Auderghem et à son échevine, Madame Jeannine Crucifix, qui ont choisi d'établir avec ScriptaLinea un premier partenariat pour l'animation du collectif d'écrits, ainsi qu'à Madame la Bourgmestre d'Auderghem Sophie de Vos et à son Service de la Culture, pour le soutien à la diffusion du recueil.

Vulnérables ! a été présenté sur les ondes de Radio Air Libre le 28 avril 2022 et au Rouge-Cloître, à Auderghem (Région de Bruxelles-Capitale), le 19 juin 2022.

Collectifs d'écrits

ScriptaLinea
AISBL



Avec le soutien de la Commission communautaire française,
de la Fédération Wallonie-Bruxelles et de la Commune d'Auderghem.



Le graphisme est réalisé par Didier van Pottelsberghe

La photo de couverture est une photo libre de droits.

Les photos reprises dans le recueil ont été réalisées
par les membres du Collectif des Maux envolés.

Le présent exemplaire ne peut être vendu.

Téléchargeable sur www.scriptalinea.org

D/2022/13.013/4

Collectifs d'écrits

Réseau d'écritures littéraires et sociales pour le bien commun



www.scriptalinea.org

